

LAURENT LOMBARD

COLLECTION HISTORIQUE 1914-1918

Série : CEUX DE LIÈGE

**CHOCS
DE FEU
DANS LA NUIT**

Préface du Lieutenant-Colonel H^{re} d'Artillerie M. SPEESEN
Commandant du Fort de Pontisse en 1914

ÉDITIONS VOX PATRIÆ

LAURENT LOMBARD

CEUX DE LIÈGE

CHOCs DE FEU DANS LA NUIT

DU MEME AUTEUR :

La Vitalité Romane de Malmédy (Epuisé).

L'Épopée de Loncin.

La Victoire de Sart-Tilman.

Chocs de feu dans la nuit.

Face à l'Invasion.

Sous les Ouragans d'Acier.

Face au Peloton.

Le Tragique Destin de M. 82.

Ludendorff à Liège.

Zone de Mort.

Le Drame de la Villa des Hirondelles.

Les Exploits du Commissaire Radino.



EDITIONS VOX PATRIÆ
STAVELOT

AU "PIOTTE" DE 1914

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES :

- BAUD ET H. VAN DER BEKEN. — *La première bataille belge.* — Bruxelles, Ferd. Wellens.
- DE SCHRIJVER (Colonel). — *La bataille de Liège.* Liège, Vaillant-Carmanne, 1922.
- DE THIER J. ET GILBART O. — *Liège pendant la grande guerre.* (4 vol.). — Liège, Bénard, 1919.
- X. — *Le drame de Forêt en août 1914.* — Supplément du Bulletin Paroissial de Fonds de Forêt (1^{er} août 1926).
- A. GODINAS. — *Destruction de Lincé.* — La Meuse, Liège.
- X. — *Les atrocités allemandes dans les environs de Verviers.* — Verviers, Vinche, 1918.
- LIEUTENANT GÉNÉRAL MOZIN. — *La défense du fort de Fléron en août 1914.* — Bruxelles, Institut Cartographique Militaire, 1936.
- SOMVILLE G. — *Vers Liège. Le Chemin du crime.* Paris, Perrin, 1917.
- LIEUTENANT GÉNÉRAL WÈRY. — *La bataille de Liège.* (Inédit).
- X. — *Das Königlich Preussische Infanterie-Regiment Prinz Louis Ferdinand von Preussen (2 Magdeb) N° 27.* — Verlag Bernard u. Graefe, Berlin-Charlottenburg, 1933.

- X. — *Kriegsgeschichte des Königlich Preussischen Infanterie-Regiments Graf Tauxemont von Wittenberg (3 Brandenburg) N° 20.* — Bernhard Sporn. Zenzenroda.
- X. — *Wie Lüttich fiel.* — Schaffsteins Grüne Bändchen, Köln.
- M. DOBRZYNSKI. — *Fusillier-Regiment Encke (Magdeburgisches) N° 4.* — Oldenburg, Berlin, Stalling, 1924.
- MAJOR A. D. FLIESS UND HAUPTMANN DITTMAR. — *5 Hannoversches Regiment N° 165 im Weltkriege.* — Oldenburg, Berlin, 1927.
- HEUBNER. — *Unter Ennrich vor Lüttich. Unter Kluck vor Paris.* — Schwerin, Bahn, 1915.
- OBERST A. HUTTMAN UND OBERLEUTNANT F. W. KRUGER. — *Das Infanterie-Regiment von Lützel (1 Rhein) N° 25 im Weltkriege 1914-1918.* — Verlag Tradition W. Kolk, Berlin, 1929.
- KABISCH (Generalleutnant). — *Lüttich.* — Berlin, Vorhutverlag, 1934.
- D' LEONHARDT. — *Das 5 Westfälische Infanterie-Regiment N° 53 im Weltkriege 1914-1918.* Oldenburg, Berlin, Stalling, 1924.
- LOHRISCH. — *Im Siegesturm von Lüttich an die Marne.* — Leipzig, Quelle und Meyer, 1917.
- E. LUDENDORFF. — *Meine Kriegserinnerungen 1914-1918.* — Ernst Siegfried Mittler und Sohn Verlagbuchhandlung, Berlin, 1919.
- F. MULLER. — *Brandenburgisches Jäger-Bataillon N° 3.* — Oldenburg, Berlin, Stalling, 1922.

- D. PFLIEGER. — *Holsteinisches Feldartillerie-Regiment N° 24.* — Oldenburg, Berlin, Stalling, 1922.
- FREIHERR RINCK VON BALDENSTEIN. — *Das Infanterie-Regiment Freiherr von Sparr (3 Westfälisches) N° 16 im Weltkriege 1914-1918.* — Oldenburg, Berlin, Stalling, 1927.
- HANS ROSENTHAL. — *Kurmährisches Feldartillerie-Regiment N° 39.* — Oldenburg, Berlin, Stalling, 1923.
- H. TAEGELICHBECK. — *Das Füsilier Regiment Prinz Heinrich von Preussen (Brandenburgisches) N° 35.* — Oldenburg, Berlin, Stalling, 1921.
- VON BIEBERSTEIN. — *Lüttich-Namur.*
- X. — *Der Franktireurkrieg in Belgien.* — Deutsche Verlags-Anstalt, Berlin.
- X. — *Die belgischen Greuelthaten gegen die Deutschen.* — Verlag von Otto Gustav Zehrfeld in Leipzig.
- X. — *Die belgische Schuld.* — Süddeutsche Monatshefte, Juni 1931.
- W. FISHER. — *Wer sind die Barbaren? Der belgische Bandenkrieg.* — Vogel und Keim, Stuttgart.
- A. FONCK. — *Schrotschüsse in Belgien.* — Verlag von Georg Stilke, Berlin.
- R. GRAZSHOFF. — *Belgiens Schuld.* — Verlag von Georg Reimer, Berlin.
- C. HORN. — *Die belgischen Greuel.* — C. Hucklenbroich, Cöln.
- E. MACKEL. — *Warum sind die Deutschen so verhasst?* — G. Westermann, Berlin.

- M. S. — *Hat es einen belgischen Frankfurterkrieg gegeben?* — J. P. Himmer, Augsburg, 1931.
- R. P. OSZWALD. — *Der Streit um den Belgischen Frankfurterkrieg.* — Güde-Verlag G.M.-B.H., Köln, 1931.
- O. v. STULPNADEL. — *Die Wahrheit über die deutschen Kriegs-Verbrechen.* — Staatspolitischer Verlag G.m.b.H., Berlin.
- X. — *Das Königlich Preussische Infanterie-Regiment Prinz Louis-Ferdinand von Preussen (2 Magdeb) N° 27.* — Verlag Bernard und Graefe, Berlin-Charlottenburg, 1933.

Liège, le 26 septembre 1939.

Mon cher Ami,

Il y a environ dix ans que j'ai eu le plaisir de faire votre connaissance. Vous étiez alors au début de votre carrière d'écrivain. Depuis lors vous avez abattu un travail formidable. Treize volumes ont paru dans votre belle Collection Historique 1914-1918, treize volumes qui chantent l'héroïsme belge.

Pour édifier ce magnifique monument à la gloire de la Belgique, vous ne vous êtes épargné aucune peine. Outre l'abondante documentation officielle de notre Section Historique, vous avez tenu à consulter objectivement toute la littérature de guerre de l'adversaire et vous y avez découvert des précisions du plus haut intérêt ainsi que d'éloquents témoignages en l'honneur du valeureux « piotte » de 1914.

Au moment où vous rééditez l'imposante série de « Ceux de Liège », le monde est de nouveau en proie à la démence de la guerre, le canon tonne à nos frontières et notre armée est en alerte. En ces heures graves où notre pays doit prendre conscience de toutes ses énergies, le rappel des grands souvenirs de 1914-1918 est de nature à lui donner une inébranlable confiance en son destin.

Il est bon qu'aujourd'hui plus que jamais les Belges aient les yeux fixés sur les exemples à jamais mémora-

bles de ceux qui, en des heures plus critiques encore, surent hisser leur âme au niveau de leurs tragiques devoirs.

C'est pourquoi je vous félicite de votre généreuse initiative et vous assure de mes sentiments très cordiaux.

Lieutenant-Colonel H^m d'Artillerie
M. SPEESEN
Commandant du Fort de Pontisse
en 1914.

I

DANS LE SECTEUR BARCHON-MEUSE.
COMBAT DE RABOSEE

Depuis le 4 août, les voies de communication de l'Est vibrent, bourdonnent sous le piétinement des masses compactes de soldats étrangers qui ont violé le territoire national.

Elles les canalisent, les guident, les orientent, les amènent jusqu'aux portes de la Cité Ardente.

Et parce que ces routes familières des charrois rustiques et des paisibles allées et venues se sont tout à coup faites les complices de l'invasion, il faut, aux abords de Liège les éventrer, les obstruer, les hérissier de barricades, d'obstacles hétéroclites.

On voit des groupes de terrassiers civils et de soldats s'acharner à les intercepter par des digues de fortune, brisant les lignes de leur perspective.

Ainsi toutes les artères qui enlacent la Position fortifiée sont marquées de balises, qui semblent localiser des menaces de bataille et de mort.

Pendant les journées du 4 et du 5, l'une d'elles est l'objet de travaux d'obstruction particulièrement actifs.

C'est une longue route blanche tout imprégnée de la paix profonde de la région qu'elle traverse.

Orientée nord-sud, elle quitte la vallée à Argenteau, escalade le versant de la rive droite, traverse les ha-

meaux de Sarolay, Sabarée, Hoignée, Rabosée, passe à La Xhavée puis, parallèlement à la Meuse, descend en ligne droite vers Jupille.

De Sarolay à Rabosée, le terrain est taillé en un massif puissant dont le relief s'érige entre la vallée de la Meuse et la vallée du ruisseau de Saive.

La route s'étire ainsi sur une crête large d'environ 500 mètres et offre aux regards de magnifiques perspectives latérales d'une part vers les hauteurs de la rive gauche où l'on aperçoit les baraquements du fort de Pontisse et d'autre part vers les sommets boisés qui s'étalent à l'est et que domine le fort de Barchon.

Depuis longtemps, l'état-major de la Position avait prévu qu'en cas d'infiltration ennemie par le nord, cette voie d'accès, doublant celle qui, dans le fond de la vallée, longe la Meuse, servirait les desseins de l'envahisseur.

C'est pourquoi il fut décidé de la barrer.

Des équipes d'ouvriers civils et militaires furent aussitôt amenées sur les lieux et, à environ 75 mètres du carrefour, s'établit un camp de terrassiers.

Pour que le barrage ne pût être contourné, on le fit déborder sur une large étendue à gauche et à droite de la route.

Des centaines de pioches éventrèrent les prairies et y creusèrent de longs boyaux étroits, dont la profondeur variait suivant qu'ils étaient destinés à des tireurs debout ou à des tireurs à genoux.

Puis, devant la terre fraîche des parapets, s'étendit un inextricable lacs de fer barbelés.

Partout des ouvriers et des soldats en bras de chemise allaient, venaient, s'entrecroisaient.

Le temps pressait.

Ce barrage, on pressentait qu'il aurait à soutenir

des chocs violents, aussi, on l'aurait voulu toujours plus puissant et d'une inébranlable solidité.

Pendant les journées du 4 et du 5, l'atmosphère du vaste sentier devint orageuse.

En rangs serrés, des piottes affluent au carrefour.

Des officiers supérieurs inspectent les travaux, se concertent, discutent.

Sous un soleil torride, c'est un continuel va-et-vient d'estafettes, d'agents de liaison, d'éclaireurs gris de poussière. De patrouilleurs envoyés en mission de reconnaissance annoncent la progression rapide de l'ennemi.

Peu à peu, on entend résonner les premiers grondements des canons. Au loin, on voit les carapaces de Pontisse et de Barchon se hérissier de colonnes de fumée.

Sur la route et dans les prairies qui la bordent, l'activité des travailleurs ne se relâche pas un instant.

Pour dégager le champ de tir, on abat arbres et haies. Et sur toute la largeur du barrage, des abatis, reliés par des ronces artificielles, s'accumulent.

Le 4 août, au soir, plusieurs individus suspects sont arrêtés aux abords du carrefour et conduits à Liège.

Le fermier qui occupe la ferme du carrefour, raconte aux piottes que parmi les ouvriers qui ont travaillé aux tranchées avant leur arrivée, se trouvaient des Allemands. « Probablement des officiers déguisés », dit-il.

Le lendemain, de grand matin, ouvriers civils et piottes sont à pied d'œuvre.

Les effectifs affectés à la défense de la route sont fixés comme suit : un peloton du génie (Lieutenant Simon), la 2^e compagnie du 1^{er} bataillon du 9^e de

fenêtrée (Commandant Van Deun), les 1^{er} et 3^{es} compagnies du 1^{er} bataillon du 14^e de ligne (Commandants Malevez et Lardinois). En tout 450 hommes.

Ces troupes sont placées sous les ordres du major Clerdent qui s'attend à ce que d'autres unités viennent renforcer ces faibles effectifs.

D'heure en heure, bruits, rumeurs de bataille, alertes, alourdissent l'ambiance de sinistres présages.

Des campagnards fuyant devant l'invasion arrivent au carrefour et racontent que les Allemands commettent des atrocités sur leur passage. L'un d'eux porte les traces d'un coup de baïonnette à l'avant-bras.

A 6 h. 50, onze soldats du 11^e de ligne, complètement désarmés, font halte à proximité du chantier. Ils déclarent que leur compagnie a été attaquée à l'improviste au passage du Bolland, à 800 mètres à l'est du fort de Barchon.

A partir de 10 heures, grand vacarme sur les hauteurs de Barchon. Le fort est bombardé. Les obus s'écrasent sur l'ouvrage et font vibrer les échos de la vallée de la Julienne.

D'autre part, des incursions allemandes sont signalées à Housse et à Richelle.

Enervés, surexcités, les piottes s'attendent à voir surgir l'ennemi d'un moment à l'autre.

L'angoisse de l'attente fait battre les cœurs à grands coups.

Des nouvelles de plus en plus alarmantes se colportent.

Un civil, ancien militaire, venant de Housse assure qu'il a compté plus de 8.000 Allemands dans la vallée de Leval.

Vers midi, on annonce que l'envahisseur a fran-

chi la Meuse et qu'une de ses colonnes longe le canal.

La construction du barrage n'est pas encore au point. Avec hâte, on continue à entasser abatis, ronces et épines sur la route.

Le paysage a changé de tons et de lignes. Sur une largeur de plusieurs centaines de mètres, s'étend le bourrelet jaunâtre des parapets. Le gazon des prairies disparaît sous l'enchevêtrement du réseau de barbelés.

Quant à la route, elle est toute hérissée d'une carapace de branchages où s'entremêlent des ronces artificielles.

L'unique maison qui se dresse sur son accotement gauche, en avant du barrage, est déserte.

Partout, des piottes s'affairent, silencieux, cachant sous le masque de l'impassibilité, le désarroi de leurs pensées.

Les signes annonciateurs de la bataille se multiplient.

Plus que le tintamarre des explosions et détonations lointaines, le va-et-vient des éclaireurs, c'est le pressentiment des cœurs qui annonce le proche tintement de l'heure fatidique.

Et parce que le paysage, sous l'optique de l'angoisse, se transformait, prenait le masque de la guerre et s'imprégnait déjà de ses senteurs fauves, la route, la route paisible qui se perdait au loin dans l'ombre des haies et des habitations rustiques de Hoigné, Sabarée et de Sarolay, la route campagnarde fit peur à ceux qui devaient mourir pour la défendre.

Au delà du barrage de Rabosée, seules les patrouilles et les sentinelles l'arpentaient encore.

Les maisons de Hoigné, Sabarée et de Sarolay avaient été abandonnées par leurs habitants et un

Entretiens, la route garde son mystère. L'ennemi venant de révéler sa présence devant le barrage, prononcera-t-il une attaque de front et la route, qu'on s'est acharné à obstruer, verra-t-elle affluer les colonnes de l'envahisseur ?

Dans le courant de l'après-midi, des compagnies du 31^e de ligne ayant participé au refoulement des incursions ennemies dans l'intervalle Barchon-Evegnée, repassent par le carrefour et se dirigent vers Saive.

Ce n'est pas sans amertume que les piottes qui vont défendre la route les regardent s'éloigner. C'est qu'ils sont si peu nombreux ! Quelques centaines...

Et l'on signale les mouvements d'approche de formidables masses allemandes. Huit mille casques à pointe campent dans la vallée de Leval, a dit le civil de Housse !

« En ce moment, écrit le commandant Lardinois, » un des défenseurs de Rabosée, je pressentais déjà » que notre tâche serait ardue, surtout avec l'effectif très réduit que nous possédions pour défendre » cette partie de l'intervalle Barchon-Meuse. Aussi, » c'est avec grand dépit que je voyais ces compagnies » du 31^e de ligne quitter la position à défendre, alors » que leur concours nous aurait été, par la suite, si » précieux. »

« A 17 h. 30, continue-t-il, un bataillon du 31^e de » ligne, sous les ordres du capitaine-commandant Lauré, vint à passer au carrefour. Je me rendis » en cet endroit, tout heureux de voir arriver des » troupes de renfort. Ma joie fut de courte durée. » L'officier précité me dit en passant qu'il se rendait » à Saive. »

Des renforts... Devant la route qui braque sur eux ses menaces muettes, les 450 piottes en sentent l'urgence nécessaire. Viendra-t-on à leur aide ?

A 17 heures, le général Bertrand, accompagné d'un capitaine est arrivé sur les lieux et s'informe du moral des fantassins. « Je lui fais remarquer la pénurie de » mes troupes et lui fais part de ma conviction d'une » attaque pour la nuit prochaine, écrit le major Clerdent. Je lui demande des renforts. Le général me » répond que je ne suis pas sous ses ordres, qu'il » n'a de troupes que pour l'intervalle Barchon-Evegnée, » et que je dois m'adresser à la P. F.

» J'insiste et fais remarquer n'avoir pas le temps » d'attendre la décision de la P. F. Le général me » quitte. Quelques instants après, le capitaine qui accompagnait le général revient et m'annonce l'arrivée » d'une compagnie de renfort. »

Cette compagnie qui arrive peu après, ne pourra, ainsi qu'on le verra plus loin, tenir le rôle que lui destinait le major Clerdent.

Il était écrit que dans ce sous-secteur, les 450 piottes seraient seuls à faire face à l'invasion.

Insensiblement, l'impression d'isolement s'accroît. Angoisses, appréhensions, menaces, alourdissent de plus en plus l'atmosphère.

Mais à mesure que la détresse des derniers espoirs brisés s'appesantit sur les cœurs, les volontés s'exaltent.

Les piottes ne doutent plus à présent que la mission qui leur est dévolue est essentiellement une mission de sacrifice : ils sont décidés à la remplir jusqu'au bout.

Gourmandés par le major Clerdent, des fantassins qui, au cours de l'après-midi, ont subi la contagion de l'affolement des ouvriers civils, ont juré qu'ils combattraient jusqu'à la mort.

A 6 heures, un avion, à faible hauteur, survole la position. Ami ? Ennemi ? Toutes les têtes se lèvent dans un même mouvement. Des piottes saisissent leur fusil. Personne n'est à même de déterminer la natio-

nalité du gigantesque oiseau vrombissant qui s'éloigne vers le nord.

Le major Clerdent a donné l'ordre à ses troupes d'occuper leurs emplacements respectifs à 17 heures. Les hommes sont très fatigués. On place du foin dans les tranchées pour permettre à ceux qui ne seront pas de service de se reposer.

18 h. 30 : distribution du troisième repas. C'est la dernière diversion au tourment de l'incertitude qui étirent les cœurs.

Entretemps, l'éclat des sites ensoleillés s'était affaibli. Dans les vergers, les ombres des pommiers s'allongèrent. Une douce fraîcheur envahit monts et vallées.

L'heure vint où l'écho enregistra avec une impressionnante netteté tous les bruits confus des lointains. C'est alors que les 450 allèrent s'aligner dans les longs couloirs creusés en face de la route.

Le barrage de terre fraîche, de branchages et de ronces artificielles se doubla d'un autre, d'un barrage humain.

Les munitions ont été distribuées. Chaque homme disposera de 300 à 400 cartouches placées à sa portée, dans des trousses, des caisses et des besaces.

C'est lorsqu'ils furent échelonnés sur toute la longueur du front à défendre, que les 450 se rendirent compte de son ampleur et de leur faiblesse numérique.

Le barrage s'étendait sur toute la largeur du plateau (environ 500 mètres). Ses extrémités surplombaient à droite, le ravin de la Julienne, et, à gauche, la vallée de la Meuse.

A 20 heures, des patrouilles envoyées vers Housse, Dalhem et Argenteau rapportent les renseignements sui-

vants : « Des patrouilles ennemies occupent Housse. »

« Des cyclistes et des patrouilles de l'armée allemande circulent sur les routes vers Dalhem et Argenteau. »

« Les habitants de ces localités et des environs fuient devant l'invasion. »

Tout fait prévoir une attaque imminente. Partout, on redouble de vigilance. Les havresacs sont placés sur le bord du parapet « pour préserver davantage les tireurs ».

La route, la longue route mystérieuse continue à absorber toutes les pensées de ceux qui ont reçu ordre de la barrer à tout prix. Elle reste calme, silencieuse, déserte. On n'aperçoit que la pointe luisante de la baïonnette des sentinelles qui la martèlent d'un pas nerveux.

La lumière du jour s'évanouit lentement. L'ombre enveloppe peu à peu les lointains de ses voiles grisâtres. Tout se brouille.

Seule, la longue ligne blanche de la route reste longtemps visible entre ses bordures opaques de haies et de vergers.

Puis, son image imprécise se perdit dans le chaos noir. Elle se détacha des yeux fiévreux qui s'étaient fatigués à la fixer.

Alors, on ne vit plus rien. Une menace s'appesantit sur le paysage nocturne. L'inquiétude est dans tous les cœurs. L'attente dans le silence et l'immobilité est devenue un supplice crucifiant.

Tous les hommes sont debout devant les parapets, impassibles comme des statues. Chacun a devant soi son fusil chargé. Ordre de « garder le plus grand silence et de se tenir prêt à faire feu. »

22 heures. La pluie tombe et un orage incendie le

ciel. L'eau ruisselle sur les figures anxieuses et détrempe les uniformes.

Mais qu'importent à présent les désagréments de la pluie, de la fatigue et tout ce qui importune les corps? Obsession tenace, la pensée de l'ennemi qu'on attend a envahi les âmes.

23 heures. Une vive clarté jaillit des hauteurs de Housse et jette un brusque éblouissement dans la nuit. Le faisceau lumineux troue les ténèbres, s'élargit en une nappe blafarde qui s'éploit sur tout le plateau de Rabosée.

La lumière filtre à travers les haies, les arbres des vergers, et la route réapparaît aux yeux des piottes, la route hallucinante, devenue le rendez-vous des fantômes. Les officiers passent dans les tranchées, glissent à l'oreille des piottes :

— Ne bougez pas ! Restez immobiles ! ;

Peu après, du côté de Barchon et de Blegny, des incendies éclaboussent le ciel de leurs lueurs rougeoyantes.

Dans les tranchées, rien ne bouge. On dirait que les 450 se sont endormis devant leurs fusils chargés.

Minuit ! A 30 mètres du barrage, sur la route noyée d'ombre, un homme va et vient. C'est la sentinelle belge chargée d'annoncer l'arrivée de l'ennemi. Sa silhouette se perçoit à peine ; seule, l'arête de sa baïonnette se découpe dans le noir.

Il fait quelques pas, s'arrête, tend l'oreille. Sa volonté se raidit dans un prodigieux effort contre la peur. Il sait que l'ennemi va venir. Ses chefs lui ont recommandé de faire bonne garde.

L'homme écarquille les yeux... Des ombres vivantes semblent se glisser le long des haies et des vergers... Ne seraient-ce pas les patrouilles ennemies ?

Le piotte sent monter en lui le flux glacial de l'an-

goisse. Il écoute encore..., essaie de reconnaître dans les vagues rumeurs qui grignotent le silence sépulcral de la nuit, le bruit cadencé d'une marche.

Est-ce une illusion ? Quelque chose s'éveille dans les lointains, un bourdonnement où se précise peu à peu le rythme du pas militaire. Roum... Roum...

Le bruit s'amplifie, se rapproche...

Immobile au milieu de la route, l'homme écoute encore... puis, brusquement, se met au pas de course et vient prévenir ses chefs.

Les voici ! Le mot court le long des tranchées.

Comme mus par une secousse électrique, tous les bustes immobiles, affaissés, se redressent. Les mains saisissent et serrent avec force le mousquet.

Penchés sur les parapets, les piottes fouillent de leurs yeux fiévreux les ténèbres qui masquent la route. Celle-ci résonne à présent comme un gong sous le martèlement des bottes ennemies.

Le cœur battant, le doigt sur la gâchette du fusil, les 450 entendent monter vers eux la marée grondante de l'invasion.

« L'ennemi continuait à avancer, on l'entendait de mieux en mieux, écrit le commandant Lardinois. Les hommes de la tranchée, très impatients, n'attendaient que le commandement pour faire feu. Le plus grand calme régnait parmi eux. »

On perçut nettement un bruit de voix, où l'on reconnut les rauques intonations du parler tudesque. puis, une explosion projeta des gerbes de clarté rouges sur les avant-plans enténébrés du barrage.

La bataille commença.

Bataille rangée, heurt de deux masses vivantes bardées de fer et de feu.

Ce fut tout d'abord une foudroyante décharge qui

se prolongea en un crépitement saccadé, désordonné.

Le barrage belge rejeta avec violence les flots noirs accourus des profondeurs de la nuit. Il y eut, dans l'ombre, des écroulements massifs de corps culbutés et broyés par ce terrible ressac.

Toutes les pénibles sensations qui, pendant la longue attente, avaient supplicié les piottes, s'anéantirent dans la vision de ce soudain embrasement de la nuit.

Tout s'annihila dans ce craquement. Alors se dévoila le mystère qui oppressait les cœurs.

Peu à peu, à travers le martèlement frénétique de la fusillade, des éclats de voix filtrèrent, voix étrangères, voix plaintives de blessés, voix impérieuses et menaçantes de chefs excitant leurs hommes.

Par une invraisemblable erreur de tactique, c'est en formation de marche que les Allemands ont abordé le barrage belge.

Chargés d'atteindre Jupille par la voie Argenteau-Sarolay-Sabarée-Rabosée-La Xhaviée, les deux régiments de la 27^e brigade, le 53^e et le 25^e R. I. ont longtemps cheminé sur les routes ténébreuses du pays.

C'est le 53^e qui marche en tête. Il est à Argenteau depuis la veille.

Quant au 25^e R. I., il arrive de Berneau. Par Dalhem et Richelle, il a rejoint le 53^e à Argenteau vers 11 heures du soir.

Sa première marche de nuit en territoire ennemi s'est déroulée dans le calme et n'a été contrariée par l'intervention d'aucun fort.

Malgré cela, l'énerverment des fantassins est tel que, en plus d'un endroit, il dégénère en crise de panique et d'affolement.

A Berneau, à la suite d'un coup de feu tiré dans l'obscurité par un halluciné, les hommes du 25^e R. I. s'entretuent. Trente d'entre eux restent sur le terrain.

« Pour éviter le retour d'une telle tirailerie, les » armes furent déchargées», écrit l'Oberst Adolf Hüttmann.

A Argenteau, l'ordre « Sturmgepäck » est donné. Les soldats se délestent de leur havresac.

Puis les deux régiments se soudent l'un à l'autre et s'engagent sur le chemin escarpé et sinueux qui escalade le versant de la rive droite.

La route semble s'étirer dans un taillis épais. Des deux côtés, une végétation touffue la borde d'ombres opaques.

Malgré l'impression de force qui se dégage de leur immense cohorte bourdonnante, les hommes sont sidérés par l'aspect de ce décor nocturne, étranger et hostile.

Le calme de cette nuit de guerre fait appréhender des surprises.

A mesure que la caravane sort du tunnel ténébreux et débouche sur le sommet du versant boisé, la sensation d'inquiétude s'avive dans ses rangs.

Un phare lointain balaie le plateau dans toute son étendue.

Chaque fois qu'il darde son faisceau éblouissant sur la colonne, l'acier des armes s'allume et d'innombrables reflets scintillent parmi le moutonnement des casques pointus recouverts d'une coiffe grise.

Un ordre bref court alors tout au long du cortège silencieux : « Halt ! » Instantanément, la masse mouvante s'immobilise. Elle ne se remet en marche que lorsque, là-bas, loin dans le paysage noir, le grand œil de feu s'est refermé.

C'est surtout lorsqu'ils furent sur la route Sarolay-Sabarée, que les hommes de la 27^e brigade allemande furent en proie aux affres de l'inquiétude et de l'angoisse.

Cette route qui s'était inscrite en traits menaçants dans l'imagination des piétons, apparut aux envahisseurs comme la route traquenard.

Etroite, bordée de haies opaques comme des murs, elle semblait les enserrer lentement dans un étouffement.

Entre sa double palissade, l'imposante caravane s'amenaisait.

Les deux régiments s'étaient fondus en une troupe errante qui avançait hâtivement, fiévreusement, impatiente de sortir de ce défilé et d'aborder des étendues découvertes où elle recouvrerait la liberté de ses mouvements.

Mais les ombres qui s'allongeaient aux côtés de la colonne étaient-elles des ombres? Les Belges n'étaient-ils pas là embusqués dans les vergers, prêts à assaillir la colonne?

Les « gris » avançaient toujours, inquiets, éternés, anxieux.

Une maison profila sa haute silhouette noire sur la droite du chemin, puis, brusquement, une immense lézarde rouge balafra horizontalement la nuit et tel un coup de tonnerre inattendu, un craquement effroyable, fait de décharges simultanées, ébranla l'atmosphère assoupie.

Des rangées entières de fantassins casqués s'effondrèrent lourdement sur la route. Le barrage belge venait de révéler sa présence.

Les deux régiments ennemis s'arrêtèrent. Ce fut une halte instantanée suivie d'une fantastique bousculade d'ombres.

Des hommes affolés foncèrent dans les haies, escala-

dèrent les clôtures, se répandirent dans les vergers bordant la route.

Le choc qui avait frappé la tête de la colonne, se répercuta en soubresauts sauvages, tout au long de la caravane qui se disloqua, se désagrégea dans un indescriptible éparpillement d'hommes.

Des balles belges tirées trop haut ayant atteint des soldats du 25^e R. I., ceux-ci, perdant tout sang-froid, se mirent à tirailler comme des forcenés devant eux.

Se croyant surpris par derrière, les fantassins du 53^e ripostèrent à l'aveuglette. Il en résulta une tirailerie démente dont les claquements désordonnés étouffaient les vociférations des gradés essayant de rétablir l'ordre.

« Les deux régiments se fusillèrent mutuellement dans l'obscurité », écrit l'historiographe du 53^e R. I.

Pour expliquer et justifier l'affolement des fantassins gris, son collègue, l'historiographe du 25^e R. I. n'hésite pas à faire intervenir une fois de plus les civils belges.

Il les montre embusqués dans les maisons, derrière les haies et fusillant à bout portant les envahisseurs. Il est impossible d'admettre sa bonne foi, tant son interprétation des événements jure avec la vraisemblance et la vérité. Ainsi qu'il a été dit plus haut, les habitants de Sabarée avaient abandonné le hameau, et, parmi les morts relevés sur le théâtre de cette tragique échauffourée, on ne trouva pas un seul cadavre de civil.

Des deux régiments échelonnés en colonne, il ne restait plus qu'une foule hurlante, secouée par des accès de panique.

Ordre, discipline, souci de la tenue, tout s'était évanoui dans la démente de ce désarroi.

Le grincement de la fusillade s'accompagnait de cris sauvages, de hurlements d'hommes qui semblaient monter d'un abîme cauchemaresque.

C'est en vain que des précautions avaient été prises en vue d'éviter le mélange des unités : les remous du choc avaient heurté les deux régiments l'un contre l'autre et les hommes du 53^e et du 25^e R. I. se trouvaient confondus dans l'aveugle cohue qui pataugeait dans les ténèbres.

Les officiers s'agitent, crient, vocifèrent. On entend distinctement le cri de ralliement : « Der Kaiser ! »

Pendant ce temps, la fusillade belge crible les ténèbres de ses flammettes rouges. Les balles fouillent les profondeurs opaques de la nuit où se démène frénétiquement la tourbe des envahisseurs.

— Attention ! tirez bas, tirez !

Le commandant Lardinois circule parmi ses hommes. Ce sont les piottes de la 3^e compagnie du 1^{er} bataillon du 14^e de ligne qui, postés à gauche et à droite de la route, ont, les premiers, ouvert le feu.

Peu à peu, tout le barrage s'embrase. Des lueurs vagabondes s'égrènent sur toute la largeur du plateau. Tous les hommes sont aux parapets et tirent comme des forcenés.

Les Allemands se sont ressaisis et ripostent à la fusillade belge avec une impressionnante vigueur. La cadence de leurs tirs ne laisse subsister aucun doute sur leur puissance numérique et leur ardeur combattive.

C'est, à présent, le face à face à courte distance dans le feu, dans le sang et la mort. De part et d'autre, des hommes tombent, blessés, tués, broyés par les tenailles rougeoyantes de la bataille.

Malgré la violence du flux vivant qui l'assaille, le barrage belge reste inébranlable comme le roc.

Le major Clerdent craignant de le voir céder d'un moment à l'autre sous les poussées ennemies, cherche à le consolider. Comme il ne dispose d'aucune réserve, il alerte le général Bertrand, commandant la 11^e brigade et lui demande du renfort.

« Le général me fait répondre qu'il n'a pas de troupes disponibles », écrit Clerdent.

Heureusement, le major a sous la main deux mitrailleuses : celle du sergent-fourrier Lenders et celle du sous-lieutenant Delvigne. Il place la première au centre de la ligne de feu, quelque peu à droite de la route, et l'autre, à l'est du carrefour de façon à battre la route de Chefneux et ses obstructions.

La mise en batterie des deux pièces s'opère sans grandes difficultés. Dociles et silencieux, les chiens de traction les amènent à pied d'œuvre.

Le sergent-fourrier Lenders est aussi maître de lui que s'il se trouvait dans une plaine d'exercices. Pas le moindre signe de nervosité. Secondé par le soldat Mérotte, il ajuste sa pièce, la pointe posément sur les espaces où grouillent les fantômes casqués.

Tac... tac... tac... tac. La mitrailleuse de Lenders dévide ses chargeurs sur la route. Elle fauche des hommes, les culbute, les crucifie au sol. Tac... tac... tac... tac. La route se couvre de corps meurtris et de cadavres.

Les yeux des piottes se familiarisent avec les clartés affolées de ce feu d'artifice, voient çà et là se dessiner dans les ténèbres les silhouettes des assaillants. Certains se dressent de toute leur hauteur, courent, s'empêtrent dans les barbelés et y restent accrochés. D'autres viennent s'écrouler au pied des parapets.

Pour mieux guider leurs hommes, des gradés se

servent de lampes de poches. Mais leur en prend. Ces rais de lumière qui précisent le contour d'un casque, le dessin confus d'un groupe, attirent le vol meurtrier des balles belges.

Les bruits se mêlent en un crescendo frénétique. Les arbres mordus par l'acier des projectiles s'ébranchent, grincent. Des cris étranges s'intercalent entre les sonorités stridentes de la fusillade : « Lebe der Kaiser ! » « Belgen Kamaraden ! » « Vorwärts ! »

A certains moments — est-ce une illusion des sens surexcités ? — les piottes ont l'impression d'être interpellés en wallon et en flamand ! La nuit semble pleine de ricanements : ricanements de l'ennemi, ricanements de la mort...

C'est pourquoi les piottes tirent sans répit, sans relâche. Depuis quand se bat-on ? Depuis dix minutes ? Depuis deux heures ? On ne sait. Toute notion du temps s'est abolie. Les énergies de l'esprit et du corps se concentrent dans ces mouvements d'automates ; ouvrir, refermer le verrou du mauser, presser la gâchette.

Le barrage, le long et mince barrage tient.

Les assaillants ont beau piaffer, s'énerver, s'affoler, la route barrée est infranchissable. Soudés les uns aux autres, les 450 piottes forment une digue qui arrête, contient, immobilise dans la mort tout ce qui la heurte.

Le barrage tient. Cependant voici que déjà apparaissent les premières fissures. Des hommes se détachent brusquement du parapet, plient les genoux et s'écroulent dans le fond de la tranchée.

Le sergent-major Tricot, qui commande le 1^{er} peloton de la troisième compagnie du 1^{er} bataillon du 14^e, s'est affaissé, frappé à la tête. Sous-officier d'élite,

aimé de ses chefs et de ses soldats, son nom est encore vénéré aujourd'hui de tous ceux qui l'ont connu et ont été témoins de sa bravoure.

Le commandant Lardinois prend le commandement du peloton. Courbé sur le parapet, il décharge son browning sur les assaillants. Lorsque les cartouches de son arme sont épuisées, il se penche sur le corps du soldat Doigny qui vient de s'affaler à ses côtés, lui prend son fusil et continue à faire le coup de feu avec ses hommes.

Sur la route barrée, cadavres et blessés s'amoncellent. La route boit du sang.

Qu'est-ce ? Dans le grinçant tohu-bohu de la barbarie, une sonnerie de clairon belge jette un étrange appel : « 14^e de ligne, cessez le feu ! » Mais basta ! c'est là un appel tellement inattendu que personne n'y prend garde. « 14^e de ligne, cessez le feu ! » clame encore la voix lointaine du clairon. En vain, car la bataille continue à faire tinter ses assourdissants grelots de feu.

2 heures. Les canons des fusils s'échauffent et, peu à peu, les munitions s'épuisent.

La mitrailleuse Lenders alterne ses gammes mortelles de tac... tac... tac... avec de courts silences, pendant lesquels le pointeur cherche de nouvelles proies dans l'ombre.

Mais arrêté, décimé, l'ennemi ne témoigne d'aucune défaillance. Ses assauts se succèdent, se multiplient. Lorsque des lignes entières d'assaillants se sont effondrées sous le feu rasant des Belges, d'autres accourent et renouvellent l'impuissant effort avec la même fougue et le même mépris de la mort.

A certains moments, il semble que la digue belge va craquer sous la violence des poussées qui l'ébranlent.

La maison Falla, qui se dresse sur la gauche de la route entre les deux lignes de feu, évoque l'image d'un énorme mégalithe égaré dans ce paysage de catastrophe.

Ses abords sont parsemés de ronces et de cadavres. Elle protège contre les balles belges des groupes entiers d'assaillants qui se dissimulent derrière son imposante masse noire.

Peu après 2 heures, des Allemands portant une mitrailleuse et conduits par le capitaine Langemak du 25^e R. I. pénètrent par derrière dans cette demeure abandonnée.

Guidés par la lumière d'une lampe de poche, ils gravissent l'escalier menant à l'étage et découvrent au palier du grenier, la lucarne du pignon qui donne vue sur tout le centre du barrage belge.

Vite, dans l'ombre, les mitrailleurs placent leur pièce devant l'embrasure de la lucarne, la stabilisent, la pointent sur la tranchée que défend le 2^e peloton de la 3^e compagnie du 1^{er} bataillon du 14^e.

Terrifiante surprise ! Les piottes affairés à refouler les assauts ennemis, sont pris soudain sous une grêle cinglante de balles. Plusieurs sont atteints par les premières rafales. Les autres continuent à tirer.

N'ont-ils pas aperçu la lueur rouge qui clignote éperdument au-dessus de leur tête et darde la mort sans arrêt ? Des hommes s'abattent comme si des mains invisibles les arrachaient des parapets et les jetaient brutalement au fond du long boyau obscur. Parmi eux, gît le caporal Jean Pirnay.

Ainsi une large brèche s'ouvrit au centre du barrage belge. La grondante marée de l'invasion allait-elle tout emporter et dévaler en bonds torrentueux jusqu'à Jupille ? Non. L'ardeur défensive des Belges s'exalte. Le rythme de la bataille s'accélère. Sur

toute la longueur du front, la fusillade crépite sauvagement.

« Le bruit était assourdissant, écrit le commandant Lardinois. Impossible de commander à la voix ni de donner des ordres au clairon. Je me bornai à siffler sur mes doigts soit pour faire ralentir le feu, soit pour lui faire donner plus d'intensité. »

Au carrefour des Quatre-Bras, le major Clerdent écoute le tumulte de la bagarre. Ses hommes tiendront-ils jusqu'au bout ? L'heure passe. Pas de réserves, pas de renforts.

Des blessés atteints aux mains, aux bras, à la tête, accourant et d'une voix haletante, donnent leur impression... : « Ils sont très nombreux... Plus on en tue, plus il en revient... Les cartouches vont manquer. Il faut envoyer dare-dare des munitions... »

Dans les tranchées plusieurs piottes ont tiré leurs 300 balles et en sont réduits à fouiller les cartouchières de leurs camarades tués à leur côté. Situation inquiétante, va-t-on devoir cesser le combat faute de munitions ?

Enfin, voici qu'apparaît le soldat Hanquet, envoyé par le major Clerdent, porteur de trousse et de besaces ; il court derrière les tireurs et glisse à côté de chacun d'eux des paquets de cartouches.

Il était écrit que dans cette nuit d'enfer tout se désagrègerait dans un désarroi hallucinant. Tout se confondait dans la même sensation d'horreur : les réalités tragiques de la bataille et les visions des imaginations surexcitées.

Derrière le barrage, dans la direction du plateau de Cahorday, on entend brusquement les claquements précipités d'un combat qui s'allume, puis des sonneries affolées éclatent : « 11^e de ligne, cessez le feu » En-

suite, les clairons lointains entonnent la marche du 11^e de ligne. Que se passe-t-il ?

Penchés sur leur mauser, ébloués par les clartés affolées de la fournaise crépitante, les piottes n'ont plus nul souci de ce qui les entoure. Toute leur énergie se concentre dans le même espoir : rejeter définitivement dans les ténèbres les vagues houleuses qui sortent sans arrêt des immenses cavernes noires de la nuit.

Insensiblement l'opaque palissade d'ombre qui encerclait le champ de bataille et que lacéraient des lueurs sanglantes, s'éclaircit. On perçut plus nettement les brusques mouvements de progression qui jetaient les assaillants jusqu'au réseau de barbelés.

L'aube se leva. L'aube néfaste aux desseins de l'ennemi...

A l'heure où ils devaient être à Jupille, les deux régiments allemands sont encore en plein dans le rayon de tir du fort de Barchon.

L'affaire prend une tournure peu conforme aux prévisions du général von Massow, commandant la 27^e brigade.

Lentement, un jour terne débrouilla l'inextricable confusion des choses. Là où il n'y avait que du noir piqué de scintillations rouges, on vit se dégager de l'ombre les contours du paysage. Arbres et haies réapparurent, la maison Falla démarqua sa masse rigide, le décor familier d'hier se reconstitua. Seul, l'arrière-plan resta voilé.

Mais si les lignes se précisent, rien ne ravive les teintes défraîchies par la brume. Tout est gris : le gazon des prairies, le feuillage des arbres, les cadavres éparpillés au loin dans les vergers et sur la route.

Tout est gris : l'infinie détresse de la mort imprègne

ce champ de carnage où des hommes continuent à s'épier et à se fusiller impitoyablement.

Les regards enfiévrés s'accrochent aux détails dont la nuit atténua l'horreur. Voici, froids, immobiles, gluants de sang, les camarades tués. Ils sont étendus pêle-mêle au fond des longues crevasses.

Là, dans un verger, un drapeau allemand portant l'aigle impérial en noir sur fond de soie blanche, est abandonné à une trentaine de mètres de la tranchée occupée par le premier peloton de la 3/1/14.

A côté gisent deux corps inanimés de soldats gris. Ce morceau d'étoffe fascine les combattants. Des piottes ont tenté de s'en approcher en rampant, mais ils ont été arrêtés par une grêle de balles. Les Allemands essaient à leur tour de s'en emparer. Cinq d'entre eux sont abattus l'un après l'autre par les tireurs belges.

Et la route aussi reparut. La route, suprême enjeu de la bagarre. Son hallucinante perspective se perdait dans le fond décoloré du décor tragique. A l'avant-plan, elle disparaissait sous un amoncellement de cadavres.

Tout cela surgissait en visions fugitives, irréelles, car nulle accalmie n'adoucit la sauvagerie de la lutte. Des centaines de fusils claquaient encore et des hommes mouraient.

Le barrage belge durement secoué, contenait toujours la marée grise. Plus de 5000 hommes s'acharnaient vainement à le bouculer. Combien les Belges étaient-ils encore ? Deux cent cinquante, trois cents ?

«A 4 h. 30, écrit le major Clerdent, en présence de la violence croissante de l'attaque, je demande à nouveau des renforts au général Bertrand, il me fait savoir qu'il n'a rien de disponible, mais m'envoie des munitions ; je les répartis sur la ligne.»

A présent, c'est autour de la maison Falla que tournoient les essaims affolés des balles.

L'immeuble est bondé d'Allemands. Sans doute l'ennemi a-t-il cru qu'il pourrait l'utiliser comme point d'appui pour élargir la brèche creusée par la dispersion du 2° peloton de la 3/1/14. Non seulement il l'a mis en état de défense, mais il y a concentré des groupes massifs de fantassins.

Tactique hasardeuse. Le commandant Lardinois s'est rendu compte de la manœuvre. Vite, il faut d'abord réduire au silence la mitrailleuse qui, du haut de la lucarne du pignon, fait pleuvoir des balles, décime, inquiète les piottes.

Un tireur d'élite, le soldat Castermans, ajuste longuement le mitrailleur gris qu'on aperçoit agenouillé derrière sa pièce. Clac ! Un coup sec qui se perd dans la hoquetante cacophonie de la fusillade. Là-haut, le redoutable engin ne crache plus du feu.

Dès que les sinistres abois se sont tus, le commandant Lardinois fait braquer les fusils de ses hommes sur la maison. Le sergent Lenders de son côté pointe sa pièce dans la même direction.

Malheur aux assaillants qui se pressent en cohue compacte autour de l'immeuble, le tir serré, crépitant des Belges les fauche, les culbute les uns sur les autres. « Le séjour auprès de la maison, écrit Bieberstein, devint un enfer. »

Le feu belge battit les abords de l'habitation avec une telle violence qu'en quelques minutes celle-ci redevenit déserte.

Les fantassins casqués s'enfuient laissant un bon nombre des leurs sur le terrain. Sous le ciel gris et parmi tous les morts qui jonchaient le sol, la maison évacuée se dressait sévère, tragique, solitaire.

Du côté allemand, malgré le dur échec des assauts

tentés, la volonté de vaincre et de forcer le passage restait intacte. Il ne serait pas dit que le premier combat de la guerre se terminerait dans l'humiliation d'une défaite.

A mesure que l'heure passait, leur acharnement redoublait. Officiers et gradés hurlaient, gesticulaient, houspillaient leurs hommes, les entraînaient aux cris cent fois répétés de « Vorwärts ! Vorwärts ! » (En avant ! En avant !) Mais le barrage belge, véritable mur de feu, annihilait tous les efforts.

La confusion était grande dans leurs rangs. « Les brassards blancs qui devaient faire distinguer le 53° régiment du 25° n'avaient pas empêché le mélange », note Bieberstein.

Les deux régiments étaient éparpillés sans ordre dans les vergers, immense foule grise collée au sol ; enfoncée dans les herbes, haletante, exaspérée, prête à bondir encore pour atteindre son objectif.

Les officiers se sont-ils rendu compte de la faiblesse numérique des Belges et des particularités de leur système défensif ?

Après six heures de sanglants efforts, ils renoncent aux attaques massives et adoptent une tactique qui va leur permettre d'exploiter leur écrasante supériorité : le débordement par les ailes.

Tandis qu'au centre du barrage la pression ennemie se relâche, de puissants groupements d'attaque, munis de mitrailleuses, se massent aux deux extrêmes.

C'est le 53° qui va tenter de contourner la gauche du dispositif belge.

Il y a de ce côté une longue redoute défendue par la 2° compagnie du 1^{er} bataillon du 9° de forteresse,

sous les ordres du commandant Van Deun et un peloton du génie commandé par le lieutenant Simon.

A la droite de cette redoute, s'étire une petite tranchée également défendue par des hommes de la 2/1/9 F.

Au cours de la journée du 5, tous ces braves gars du 9^e ont juré de combattre jusqu'à la mort. Fidèles à leur serment, pendant toute la nuit ils ont brisé par leur feu tous les assauts ennemis. Ils ont d'ailleurs sous les yeux en la personne du commandant Van Deun, l'exemple de l'héroïsme le plus exaltant.

Leurs camarades du génie ont eux aussi à leur tête un jeune chef dont l'entrain stimule, fouette les énergies. Aussi nulle défaillance dans leurs rangs, c'est avec vaillance qu'ils supportent les émotions du baptême de feu.

Mais si les braves qui sont dans le brasier grésillant de la bataille, font bonne contenance, il n'en est pas de même de ceux qui, rongés d'inquiétude et d'anxiété, attendent leur tour d'y entrer.

Cédant aux pressants appels du major Clerdent, le général Bertrand s'est décidé à envoyer une compagnie de renfort, la 4/III/31.

Cette compagnie arrive « effarée, disloquée », note le major Clerdent. Ordre lui est donné d'opérer « une énergique contre-attaque sur l'adversaire qui tenterait d'emporter, en flanc ou en front, la position Van Deun. »

Cet ordre, elle ne l'exécuta pas. Et pour les piottes du 9^e et les hommes du génie qui, à l'aile gauche, continuaient la lutte avec une énergie désespérée, les conditions de la résistance devinrent atroces.

La redoute était démunie de crochets défensifs, le poste de liaison qui la liait avec les troupes établies dans la vallée, avait disparu et la compagnie de

renfort battit en retraite sans même prévenir le major Clerdent.

Ainsi toute l'aile gauche fut découverte. L'ennemi ne tarda pas à en profiter. Un important groupe, conduit par le capitaine Fritze, se glissa dans le bois broussailleux qui est en bordure du plateau, et installa des mitrailleuses dans le flanc de la redoute.

Alors que les piottes refoulaient les attaques de front, un terrible feu d'enfilade les surprit. Pendant une dizaine de minutes, les mitrailleuses fouillèrent dans toute sa longueur la crevasse dans laquelle côte à côte les hommes du 9^e et du génie s'étaient défendus depuis minuit. Plus de cinquante d'entre eux furent fauchés.

Ce fut un des moments les plus affreux de ce combat inégal. La redoute était devenue un tombeau béant. Blessés ou tués, la plupart de ses défenseurs s'étaient écroulés les uns sur les autres.

Comme ils l'avaient juré, ils avaient combattu jusqu'à la mort. Leurs officiers, le commandant Van Deun et le lieutenant Simon, tous deux criblés de balles allemandes, étaient tombés à leur poste de combat.

Dix-huit hommes seulement sont indemnes, et sous les ordres du sergent Van der Beken, s'acharnent à prolonger malgré tout leur résistance.

Le sergent Van der Beken est un de ces gradés énergiques et consciencieux qui mettent toute leur âme dans l'accomplissement de leur tâche et communiquent à leurs hommes l'ardeur qui les anime. C'est un gars robuste, bien découplé, au regard droit et impassible. Jusqu'à 6 h. 30, avec sa poignée de braves, il va immobiliser le 53^e régiment d'infanterie allemande autour de la redoute.

Le côté gauche du barrage s'était partiellement effondré. A défaut de la compagnie de renfort qui avait disparu, le major Clerdent voulait faire intervenir celle qui lui avait été envoyée la veille par le général Bertrand, mais, elle aussi, avait déjà battu en retraite !

La route cependant restait barrée.

La partie droite de la ligne belge était encore intacte. Une tentative de débordement, de ce côté, échoua complètement. En effet, la mitrailleuse du sous-lieutenant Delvigne arrêta net les fractions ennemies qui, venant de Chefneux, marchaient vers le carrefour de Rabosée.

Ce tronçon de barrage belge est constitué par une longue tranchée d'environ deux cents mètres pour tireurs à genoux, qui, à travers les vergers, descend jusqu'à la route de Housse. Elle est occupée de gauche à droite, par le premier peloton de la 3^e compagnie (commandant Lardinois) et par la 1^{re} compagnie (commandant Malevez) du 1^{er} bataillon du 14^e.

A l'aube, cette compagnie a été sur le point d'être submergée par la grouillante et impétueuse multitude des assaillants. Elle a cédé sous le choc de l'assaut et a pris position dans les vergers qui séparent la tranchée de la route Quatre-Bras-Chefneux.

« Des soldats cherchent un abri derrière une haie pour canarder les assaillants, écrit le caporal Léonard. Le commandant Malevez les réprimande, parce qu'ils ont reculé sans ordre et, sous une pluie de balles, lui-même, montrant l'exemple, il les oblige à gagner la tranchée établie à droite de la route. »

Vers 5 heures, la compagnie reflua encore dans les vergers, seuls quelques hommes restent en avant, dans une encoignure de haie, avec le caporal Léonard. Ils ont mission de surveiller la maison Falla « où

l'ennemi, dit l'un d'eux, cherche à installer une mitrailleuse destinée à prendre notre tranchée en enfilade. »

Bien que fortement délabré, ébréché, crevassé, gri-gnoté de toutes parts par le feu ennemi, le barrage belge tenait toujours et endiguait les flots de l'invasion.

Etaient encore en ligne : les 19 survivants de la 2/I/9 F, le 1^{er} peloton de la 3^e compagnie, quelques hommes de la 1^{re} compagnie du 1^{er} bataillon du 14^e, le sergent Lenders avec sa mitrailleuse.

Face à plusieurs milliers de fantassins gris, ces rescapés de la grande bagarre nocturne forment un groupe minuscule qui risque d'être écrasé d'un moment à l'autre sous la poussée d'une vague d'assaut.

L'heure semble venue de s'incliner devant la supériorité de l'adversaire et, l'honneur des armes étant sauf, de lever les bras et de renoncer à cette lutte désespérée.

Mais ni la durée, ni l'âpreté de la bataille n'ont entamé l'ardeur de ces combattants de la première heure.

Placés au centre de la mêlée, ils y restent. Que tout s'écroule autour d'eux, qu'importe ! La route est toujours là, la route qu'il faut barrer coûte que coûte. Un farouche acharnement tient ces hommes rivés aux parapets de leurs tranchées remplies de cadavres.

L'in vraisemblable inégalité de ce combat se marqua surtout dans son dénouement qui fut atroce. Maîtres de la tranchée du 2^e peloton de la 3/I/14, les Allemands installèrent des mitrailleuses dans cette dernière et surprirent les défenseurs belges par de terribles feux d'enfilade.

Cette fois ce fut la fin. Les balles s'abattirent en volées drues sur les piottes. Mitrailleurs de face, de gauche, de droite, voyant se resserrer sur eux le cercle de feu qui allait les broyer, ceux-ci ne se résignèrent pas à tomber entre les mains de l'ennemi.

Puisque tout est fini, le commandant Lardinois a lancé l'ordre de retraite. Mais quelle retraite ! Les Allemands sont là tout proches. Fusils et mitrailleuses clabaudent effroyablement.

Voulant traverser une prairie et regagner le carrefour, le caporal Léonard et les quatre hommes qui l'accompagnaient se sont mis au pas de course. A peine ont-ils parcouru quelques mètres que tous les cinq s'écroulent. Trois d'entre eux sont tués, le quatrième est blessé à la poitrine. Quant à Léonard il a le tibia et la cuisse traversés par plusieurs balles. En tombant, il se fracture la cuisse droite. Vingt-sept mois d'hôpital, c'est-à-dire un long calvaire, tel était le sort réservé à ce brave qui, jusqu'à la dernière minute, avait occupé le poste le plus périlleux, émerveillant ses hommes par son intrépidité et son mépris de la mort.

Un caporal de la 3/1/14, Maurice Duchêne, s'est aussi affalé au moment où il allait escalader une haie. C'est un jeune gars de dix-huit ans, aux yeux de feu.

Pendant toute la nuit, il a glissé des centaines de balles dans son mauser et s'est battu avec la bravoure d'un vétéran. A présent, blessé au flanc, couché sur le gazon humide du verger, on le voit charger son arme et tirer dans la direction des fantassins ennemis qui accourent en hurlant. Soudain, une seconde balle l'atteint et l'héroïque caporal, mortellement blessé, laisse choir son fusil de ses mains impuissantes.

Le sergent Lenders a grand-peine à se dégager avec sa mitrailleuse. Des six chiens que comportait l'atte-

lage, il n'en reste qu'un qui tire la pièce jusqu'à proximité du carrefour, puis s'effondre blessé à son tour.

Les aides du sergent, les mitrailleurs Mérotte et Casters, enlèvent la pièce pour l'emporter, mais à peine ont-ils fait quelques pas que l'un et l'autre s'abattent, atteints tous deux par les balles ennemies.

« A ce moment, trois Allemands survinrent et je n'eus que le temps de m'enfuir rapidement vers La Xhavée », écrit le sergent Lenders.

Au carrefour où les débris des deux compagnies du 14^e refluent, les balles pleuvent dru. Les mitrailleuses allemandes continuent à harceler à longue distance les Belges qui ont échappé au feu de la terrible fournaise.

Une dizaine d'hommes sont encore fauchés près du carrefour. Le cycliste que le major Clerdent a envoyé il y a quelques minutes au commandant Malevez, a été abattu d'une balle au ventre.

Dans la redoute, l'intrépide sergent Van der Beken et les dix-huit survivants de la 2/1/9 F ont, avec un poignant acharnement, prolongé leur résistance désespérée jusqu'à 6 h. 30. Hélas ! l'ouvrage est encerclé par tout un régiment allemand ; les derniers défenseurs sont brusquement surpris par derrière et faits prisonniers.

Il était environ 6 h. 30 lorsque le barrage s'écroula. Depuis minuit il avait paralysé les mouvements de progression de plus de 5000 hommes.

Ses débris gisaient épars au bord de la route. C'étaient les cadavres de jeunes gars de 20 à 30 ans, portant tous le même shako, la même tunique et presque tous atteints de la même blessure : une balle à la tête.

Ils avaient tous obéi à la même consigne : combattre jusqu'à la mort.

Le barrage s'étant effondré sur toute sa longueur, le passage est libre.

Cependant, au lieu de continuer sa route et de foncer tout droit vers La Xhavée et Jupille, la 27^e brigade s'arrête et bat en retraite. L'effort sanglant qu'elle vient de fournir l'a mise à bout de souffle.

Plus de trente officiers et environ 1000 hommes, tués et blessés, sont étendus sur la route, dans les vergers, devant le réseau de barbelés. Quant aux survivants, ce ne sont plus que des automates sans ressort, sans élan.

La belle vigueur combative du début a fait place au découragement. Pour expliquer l'ordre de retraite lancé par le général Massow, l'historien Bieberstein signale que les troupes étaient « mélangées et exténuées par les combats de la nuit. »

D'autre part, l'auteur de « Das 5 Westfälische Infanterie-Regiment N° 53 in Weltkrieg » reconnaît que « Par suite de la panique nocturne et des lourdes pertes subies, les troupes étaient complètement désorganisées. Les bagages, continue-t-il, avaient déjà été ramenés au cours de la nuit jusqu'à mi-chemin d'Aix-la-Chapelle.

Enfin, le colonel A. Hüttmann, commandant le 25 R. I. écrit : « Le percement de la ligne des forts, basé sur la surprise, n'était plus possible en plein jour. »

Ainsi, de l'aveu même de l'ennemi, la résistance des 450 défenseurs de Rabosée — près de 133 tués et 150 blessés — avait eu ce résultat inouï : contraindre à la retraite une colonne d'invasion forte de plus de 5000 hommes.

Et c'est pourquoi, aujourd'hui encore, vingt ans

après ce terrible combat d'une nuit, le souvenir des piottes qui dorment là-haut, près de la route de Hoignée-Rabosée, en évoque un autre : celui des Spartiates de Léonidas.

*
*
*

De même que l'intervalle Meuse-Barchon, celui de Barchon-Evegnée fut l'objet d'une tentative de percement. Sans doute le groupement d'attaque ne fut pas aussi puissant qu'à Rabosée, néanmoins l'effort qu'il y déploya fut marqué de la même ténacité et du même acharnement.

C'est le 16^e régiment d'infanterie allemand, arrivé à Blegny au cours de la journée, qui reçut mission d'appuyer à gauche l'action de la 27^e brigade en attaquant entre Barchon et Evegnée.

Ainsi qu'il a été dit précédemment, deux bataillons du 32^e de ligne ont reçu dans la soirée du 5, l'ordre de dégager le fort d'Evegnée. Vers 23 h. 30, diverses compagnies ont pris position au nord du fort, dans les tranchées en bordure de la route militaire.

A 23 h. 45, les fantassins allemands font leur apparition dans les ténèbres. Ils manœuvrent de façon à entourer le fort par l'ouest.

C'est la 2^e compagnie du III^e bataillon du 32^e, sous les ordres du commandant Vandam, qui, la première, ouvre le feu.

Les Allemands se déploient aussitôt en tirailleurs. Le vacarme de la fusillade va crescendo. De part et d'autre, on se mitraille au jugé. Seules, les lueurs fugitives des coups de feu guident le vol affolé des balles qui passent et repassent avec un bruissement obsédant.

Tout à coup, le commandant Vandam tombe à la renverse. Une balle lui a transpercé la partie supérieure de la cuisse gauche, provoquant aussitôt une hémorragie abondante. Vandam a la rude trempe d'un vrai chef. Etendu sur le sol, il refuse de quitter ses hommes et continue à exercer son commandement.

Peu après minuit, les Allemands qui entouraient le fort disparaissent. Est-ce fini ? L'ennemi a-t-il renoncé à ses projets ? Pas encore.

« Vers 1 heure, raconte « un ancien » de la 2/III/32, des tirailleurs ennemis s'avancent sur notre front principal, venant de Heuseux ou Cerexhe-Heuseux, traversant un champ dont la moisson a été foulée, ils avancent dans une formation se rapprochant de la cavalerie chargeant en fourrageurs et se sont entourés de paille, afin de simuler des gerbes de blé. »

Le commandant Vandam les laisse approcher puis brusquement à son commandement « Feu ! » une fusillade nourrie fait le vide devant la tranchée, tuant et blessant la plupart des assaillants.

A plusieurs reprises, ceux-ci renouvellent leur manœuvre, mais leurs ombres massives s'écroulent sous les éclairs foudroyants de la fusillade belge.

Là, comme à Rabosée, le passage était solidement barré et le 16^e régiment, de même que les 53^e et 25^e, dut faire demi-tour et regagner ses positions de départ.

Rendant hommage à la tenue des hommes du 32^e, l'historique du 16^e régiment signale que le régiment se heurta à une « forte résistance ».

« L'officier d'état-major qui accompagnait le régiment, y lisons-nous, fut d'avis que la percée en cet endroit était impossible. »

A 5 heures du matin, près de l'église de Tignée, le lieutenant-colonel Duvivier voit arriver un officier soutenu par deux soldats. L'homme n'avance qu'au

prix d'efforts surhumains, laissant derrière lui une traînée de sang. Sa figure est d'une pâleur mortelle.

C'est le commandant Vandam qui, blessé au début de l'action, a voulu rester à son poste de combat jusqu'à ce que lui parvint l'ordre de retraite. Le lieutenant-colonel Duvivier lui ordonne de remettre son commandement et de se faire soigner.

Pendant que dans les secteurs du nord les colonnes de l'invasion cèdent le terrain et refluent en désordre, des rumeurs alarmantes parviennent du secteur Evegnée-Fléron.

II

DANS L'INTERVALLE EVEGNEE-FLERON
LA 14^e BRIGADE ALLEMANDE PENETRE
A L'INTERIEUR DE LA CEINTURE DES
FORTS

Ce 5 août, à 10 heures du soir, dans une métairie de Micheroux, plusieurs officiers supérieurs allemands, debout autour d'une table, sont en conversation.

Leur attitude rigide, l'élégante coupe des uniformes en drap gris-vert, le dessin sévère des casques à pointe, tout dénote une distinction faite de raideur et de contrainte. Les figures sont graves.

La pièce est éclairée par une lampe à pétrole dont la lumière fait scintiller les boutons des tuniques.

Une carte d'état-major est déployée sur la table.

L'index d'un des interlocuteurs y trace d'énigmatiques circonvolutions.

Les mots se croisent, scandés, martelés par des voix rogues.

Des noms de lieux, déformés par la prononciation germanique, reviennent à tout moment.

— Retinne, Sur-fossé, Liéry, Queue-du-Bois...

Chacun en prenant la parole se tourne vers l'officier placé au centre du groupe.

— Eure Exzellenz... Votre excellence...

C'est le général « der Infanterie » Emmich, commandant du X^e corps, l'homme qui dirige les opérations de l'attaque brusquée sur Liège.

A ses côtés, se tiennent le général-major Ludendorff, chef quartier-maître auprès du général Bülow, commandant la 2^e armée, et chargé d'assurer la liaison avec celle-ci, le général von Wüßow, commandant la 14^e brigade, et de nombreux officiers d'état-major.

La discussion porte sur l'itinéraire que va suivre la 14^e brigade pour pénétrer à l'intérieur de la position fortifiée.

Cette brigade a reçu mission de se frayer un passage dans l'intervalle Evegnée-Fléron.

Arrivée la veille à Herve, elle s'est remise en marche de grand matin et, vers 5 heures déjà, ses éléments d'avant-garde abordaient Micheroux.

Pendant toute la journée, cette masse d'hommes, concentrés sur le territoire de Micheroux et de Soumagne, a attendu l'heure de marcher au combat.

De graves incidents ont dramatisé cette veillée d'armes.

C'est que les forts de Fléron et d'Evegnée ne sont pas très loin et montrent par des coups de surprise que leur vigilance n'a pas été trompée.

Leurs shrapnels étirent leur vol au-dessus de la grise multitude en armes.

Des hommes tombent, le sang coule ; peu à peu, l'inquiétude gagne les envahisseurs.

Les batteries de la brigade ripostent mais sans résultat.

Par erreur, l'une d'elles prend sous son feu un de ses propres convois.

Des blessés sont ramenés à Micheroux.

C'était là, écrit le lieutenant-général Kabisch, un prélude peu agréable à l'assaut nocturne.

Maintenant, il est près de minuit, toute la brigade, disposée en formation de marche, est prête à s'ébranler. On attend les derniers ordres.

Dans la métairie, le conciliabule des officiers touche à sa fin.

L'oberleutnant von Nida qui a été chargé de reconnaître le « Sturmweg », l'itinéraire de l'attaque, a fait son rapport sur l'état des chemins.

On va se séparer pour partir vers la grande aventure.

Dernières recommandations. La brigade s'avancera en une seule colonne dont l'axe de marche est marqué par la route : Micheroux-Sur-Fossé-Liéry-Queue-du-Bois-Jupille.

Au petit jour, on espère avoir atteint la ville ou tout au moins la Chartreuse, ancien ouvrage situé sur la rive droite.

Défense de s'écarter de la route. On s'efforcera de combattre sur un front étroit et on évitera d'intervenir dans les combats des colonnes voisines.

Le conciliabule est terminé. Échange de saluts et vœux de succès.

A présent, la parole est aux « exécutants ».

La colonne s'est ébranlée. C'est le 27^e d'infanterie qui ouvre la marche.

Ici le terrain est plat. Ni bois, ni collines, ni dépressions du sol n'en compliquent l'aspect.

La route traverse une campagne où le blé mûr attend avec l'aube le retour des moissonneurs.

La marche se déroule d'abord sans incident. La quiétude d'une nuit d'été baigne les champs. Au loin cependant, on entend grincer les bruits éraillés d'une

fusillade, que dominant par moment des roulements de tonnerre.

Les officiers sont inquiets. Ils savent que les forts de Fléron et d'Evegnée ne sont pas éloignés de plus de deux ou trois kilomètres.

Quelle catastrophe si la meute de leurs grosses pièces cuirassées se mettait à rugir !

Mais l'un et l'autre sont aux prises avec les compagnies allemandes qui les masquent et les empêchent de repérer les colonnes pénétrant dans l'intervalle.

Par suite de la rupture des lignes téléphoniques et de la retraite des postes d'observation, impossible de se renseigner sur ce qui se passe au loin dans les ténèbres, impossible de régler un tir à longue distance.

Momentanément réduits à l'impuissance, Evegnée et Fléron balaient leurs avant-glacis de leurs boîtes à balles cherchant à atteindre les audacieux qui ont profité de l'obscurité pour venir se placer sous la gueule de leurs petits canons.

Pendant ce temps, non loin de là, la colonne d'attaque marche au combat.

Soudain, la compagnie de tête qui précède le gros de l'avant-garde, s'ébroue et les canons des mausers se hérissent de flammettes rouges.

Une patrouille belge composée de quatre fantassins du 14^e, vient de se buter au ténébreux cortège des envahisseurs. L'un après l'autre, les piottes, percés de balles, se sont écroulés.

La caravane reprend sa marche un moment interrompue.

Mais bientôt de nouveaux claquements rapprochés troublent la quiétude nocturne.

Les postes belges menacés d'écrasement se retirent en tiraillant devant l'avalanche noire.

Nouvelle halte. Cette fois l'obstacle heurté semble de nature à entraver la progression ennemie.

Pas longtemps cependant, car ce n'est qu'une grand'garde (n° 2) défendue par une compagnie du 34°.

La fusillade fait rage un moment. Les Allemands se déploient, se glissent derrière les haies latérales et tentent d'encercler la petite troupe belge.

Celle-ci, sous les ordres du commandant Berguet, se défend rageusement et ne se résigne à la retraite que lorsque tout espoir de prolonger la résistance est perdu.

Relatant cet épisode, le capitaine Bieberstein montre le général Wüslow et le colonel Krüger entraînant leurs hommes à l'assaut de la barricade « qui, dit-il, fut enlevée de front.

Assaut bien théâtral. La vérité est plus simple. Le commandant de la grand'garde n° 2, estimant que la résistance avait été assez meurtrière et qu'il allait bientôt succomber sous le nombre, jugea à propos d'exécuter la 2° partie de sa mission : se replier en découvrant les ouvrages de la première ligne.

La grand'garde n° 1 est également attaquée. Elle est constituée par la 1/III/34. « Nous étions en petit poste à la gare de Retinne, raconte M. Raoul Polus, soldat de cette compagnie. Tout à coup, en avant de nous, la fusillade éclate. Les balles nous sifflent aux oreilles et impossible de répondre, car nous ne voyions personne en avant de nous. Ces balles étaient tellement nombreuses qu'elles finissaient par nous atteindre. Des cris, des gémissements : ce sont nos blessés qui se plaignent. Je dois dire qu'à ce moment, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, toute ma vie se déroula devant mes yeux. Mais ce n'était pas le moment de faiblir ; on avait une mission, il fallait la remplir ; il

fallait du courage et personne n'en manquait. Nous avions ouvert le feu et nous ripostions à présent avec succès, car non loin de nous se profilaient bien distinctement les silhouettes allemandes...

« Notre étonnement à tous fut immense quand tout à coup nous remarquâmes que les balles nous arrivaient dans le dos. L'ennemi s'était faulfilé grâce à l'obscurité entre notre poste et le voisin et venait nous attaquer pas derrière.

« Cette fois, la position devenait des plus critiques. Force nous fut d'occuper un wagon non loin du petit poste et, de cette façon, riposter au mouvement d'enveloppement de l'ennemi.

« Mais il était évident que notre défense ne pouvait être qu'éphémère. Il nous fallut chercher un chemin de retraite, car nous étions complètement coupés du reste de l'armée et on entrevoyait le moment où nous allions être faits prisonniers et, malgré nos rangs amincis, notre petite colonne n'y songeait pas. »

Pendant que le 27° régiment d'infanterie, sans trop de difficultés se fraye un passage vers Sur-Fossé et Liéry, le 165° ainsi que l'artillerie sont encore à Micheroux dont ils encombrant toutes les rues.

Inquiets, anxieux, les fantassins sont tout au supplice de l'attente. Ils épient les moindres bruits de la nuit.

Tout à coup des projectiles s'écrasent sur les façades des immeubles, brisent les tuiles des toitures.

Ce sont les balles belges tirées trop haut par les fantassins du 14° et du 34° qui, dans la campagne de Retinne, s'efforcent d'arrêter les Allemands.

Du coup ce fut la panique.

Se croyant assaillis par des civils, les hommes per-

dent tout sang-froid, s'affolent et une fois de plus des tirailleurs sauvages éclatent dans la nuit.

Mais laissons à un Allemand le soin de nous décrire cette scène de désordre. Le lieutenant général Kabisch écrit :

« Pendant qu'à Micheroux les troupes, réparties en plusieurs colonnes, infanterie, artillerie, colonnes de munitions, bagages de combat, se tiennent les unes à côté des autres, brusquement un ouragan de feu éclate. Il semble provenir des maisons de l'endroit.

« Les habitations les plus proches sont rapidement prises d'assaut et des civils, souvent les armes à la main, en sont délogés.

» Mais les maisons situées plus loin continuent à cracher leur grêle de plomb et on doit les nettoyer une à une.

» Sur ces entrefaites, dans la rue, le vacarme et les lueurs des coups de feu qui se reflètent dans les vitres des fenêtres, provoquent une panique folle.

» Attalages et chevaux se mettent en mouvement, galopent le long de la rue du village, augmentant en core la confusion ; des colonnes tentent de faire demi-tour.

» Dans ce tohu-bohu, grincement les sifflets des officiers qui donnent à leurs hommes l'ordre de se mettre à l'abri. On entend des cris, des jurons, bref, c'est le chaos.

» L'ordre de marcher avec armes déchargées, n'est plus observé. Partout se mêlent aux résonances des fusils belges, les claquements sonores de la fusillade allemande.

» Heureusement le tir des Belges n'est pas réglé. Les pertes des compagnies qui subissent leur baptême de feu au milieu de ce village, dans une obscurité complète, que dissipent par intermittence les éclairs des

détonations et les maisons en feu, restent proportionnellement peu élevées. »

Comme on le voit, l'écrivain allemand n'hésite pas à rejeter sur les civils de Micheroux la responsabilité de cette panique nocturne.

Toutefois, après avoir affirmé que certains de ceux-ci furent pris les armes à la main, il reconnaît que les coups de feu qui provoquèrent le désarroi dans la brigade avaient été tirés par les défenseurs belges de Retinne.

« Cela semble indiquer, note-t-il, qu'une grande partie des balles, à Micheroux, étaient des balles lointaines tirées par les défenseurs de Retinne, éloignés à peine d'un kilomètre, et des redoutes situées au nord et au sud de Retinne.

« Frappant les toits et les murs, elles devaient, par leur éclair et leur écho, éveiller l'impression que le feu provenait de ces maisons. En temps de paix, nous ne savions pas cela. »

Sur ces entrefaites, le 27^e régiment d'infanterie, ayant bousculé tous les éléments avancés de la défense belge, aborda Sur-Fossé.

A partir de ce moment, la bataille, tant du côté allemand que du côté belge, se déroule dans une extraordinaire confusion faite d'imprévu, de méprises et d'à-coups.

Le terrain n'est certes pas ici d'une configuration tourmentée, une seule dépression : la vallée de la Julienne orientée nord-sud.

Mais, ici plus qu'ailleurs, l'organisation défensive belge s'avère d'une conception peu appropriée à la nature des lieux.

Qu'on se représente un triangle gigantesque dont le

sommet, dirigé vers la ville, est le carrefour de Liéry, emplacement principal de l'artillerie belge.

Toute la masse de l'armée assaillante va fluer dans l'ouverture de cet angle de tête sans être accrochée par les deux ouvrages défensifs — les redoutes 24 et 25 — qui occupent les angles de la base et sont espacées de près de 900 mètres.

Selon toute vraisemblance, après avoir emporté de haute lutte la barricade de la grand'garde n° 2, le général Wüssow et le colonel Krüger croient avoir percé la ligne de résistance belge.

C'est pourquoi sans prendre les plus élémentaires précautions, on va de l'avant.

Le 27^e régiment d'infanterie et le 4^e bataillon de chasseurs, rangés en colonne par quatre, s'enfoncent dans la nuit sans se faire couvrir par une pointe d'avant-garde.

C'est dans cet ordre de formation qu'ils s'engagent, général et colonel en tête, dans le long chemin encaissé et déclive qui traverse perpendiculairement le val de La Julienne et remonte vers le carrefour de Liéry.

III

COMBAT DE LIÉRY

Deux pièces de 7 c. 5 de la 47^e batterie sont placées au milieu de la route. Tout autour, des artilleurs vont et viennent.

On attend le moment de charger les canons et d'intervenir dans la bagarre qui va sans doute se déclencher d'un instant à l'autre en première ligne.

On écoute.

La nuit garde son mystère. Que se passe-t-il là-bas, en avant ?

On échange des avis sur l'imminence de l'attaque allemande.

Soudain, on entend au loin crépiter une fusillade désordonnée. Où est-ce exactement ? On l'ignore.

En avant, à droite et à gauche, des bruits de mousqueterie se confondent en un bourdonnement lointain.

Le commandant Colot a placé le soldat Duval en sentinelle sur la route à une quarantaine de mètres des pièces.

L'homme arpente le chemin, s'arrête au moindre bruit, écoute, puis reprend sa ronde.

Nul danger que l'ennemi arrive à l'improviste, car les fantassins qui sont en avant l'arrêteront. On sera prévenu par le tumulte de la bataille.

Ainsi pense l'artilleur Duval.

Mais qu'est-ce ? Quelque chose là-bas avance sur la route.

Une masse sombre qui se rapproche lentement.

C'est une auto qui roule prudemment, tous phares éteints.

— Halte-là ! Qui vive ?

Duval s'est posté au milieu du chemin.

— Halte-là ! Qui vive ?

Pas de réponse. Une troisième fois Duval crie :

— Halte-là ! Qui vive ?

La voiture ralentit encore, tourne, se place en travers de la route, fait demi-tour, remonte vers Sur-Fossé et disparaît laissant la sentinelle belge perplexe.

Duval revient vers le carrefour de Liéry et informe le commandant Colot de ce qu'il a vu.

— Vous auriez dû tirer ou appeler du renfort, lui fait remarquer le commandant. Retournez à votre poste et, si vous apercevez encore quelque chose, n'hésitez pas à faire feu après les trois sommations réglementaires.

L'artilleur regagne son poste de surveillance. Un quart d'heure s'écoule dans une attente anxieuse.

Tout à coup la mystérieuse auto reparait.

Duval court à sa rencontre, mais il n'a pas le temps de faire ses trois sommations. Au moment où il essaie de reconnaître les occupants de la voiture, un bras armé d'un browning sort de celle-ci, un coup de feu claque et Duval s'écroule, tué net.

Au carrefour de Liéry, on a perçu la détonation. Tous les artilleurs sont aux aguets et fouillent la nuit avec inquiétude.

Que s'est-il passé ? Que se passe-t-il ?

Maintenant, on entend monter du fond du val, un bruit, un long bruit sourd, où, peu à peu, on précise l'alternance rythmée du pas militaire.

Le bruit monte toujours, se rapproche.

Plus de doute, c'est bien une troupe en marche qui avance vers le carrefour.

Une troupe ennemie ? Serait-ce possible ? La ligne belge aurait donc été enfoncée ? Hypothèse tout à fait invraisemblable.

On a bien entendu des coups de feu là-bas en avant mais non le tintamarre d'une bataille.

On n'a vu aucun piotte battre en retraite.

Le commandant Colot est en proie aux affres du doute. Amis ou ennemis ?

Qui approche dans la nuit ?

Terrible incertitude.

Mais l'heure n'est pas aux longues délibérations. La troupe inconnue n'est plus qu'à une quarantaine de mètres du carrefour.

Le bruit de sa marche emplît l'immensité. Il faut agir tout de suite.

— Halte-là ! ou je fais feu ! crie le commandant Colot.

Le craquement d'une salve de coups de fusil répond à la sommation de l'officier belge.

Les balles font tinter les boucliers des pièces.

Trois artilleurs qui n'avaient pas pris la précaution de s'abriter, sont atteints. L'un d'eux est tué.

Aussitôt un ordre bref retentit :

— Chargez les deux pièces.

Dans l'ombre, les servants glissent une boîte à balles dans chaque canon.

Le lieutenant Damry qui est sous les ordres du commandant Colot, partage les doutes et les appréhensions de son chef.

Ne connaissant pas dans ses détails l'organisation défensive de première ligne, il ne peut croire qu'une

troupe ennemie se soit fauflée à travers celle-ci, sans que l'alarme ait été donnée.

— Attendez encore un peu, dit-il à ses hommes. Cachez-vous bien derrière les boucliers.

Puis tourné vers la route, il lance un tonitruant « Halte-là ! » qui est accueilli par une nouvelle décharge de coups de feu.

Des balles s'abattent en grêle drue sur les boucliers des pièces.

— Attention, prenez votre tire-feu en main...

Le lieutenant hésite encore. Une seconde fois, il crie : Halte-là ! et tire un coup de browning. Une fois de plus, des flammèches rouges s'allument dans l'obscurité et des balles crépitent sur les boucliers.

A présent, plus d'hésitation. D'ailleurs la troupe fantôme continue à progresser. Elle n'est plus qu'à une trentaine de mètres.

On distingue sa masse sombre, menaçante.

Il semble même que des silhouettes commencent à se profiler dans le noir. Dans quelques secondes, il sera trop tard.

D'une voix ferme, le lieutenant Damry articule le commandement rituel :

« Trois coups. Tir rapide. »

Instantanément, deux explosions illuminent le carrefour et, telle une décharge de tonnerre, ébranlent le décor nocturne.

Les coups se suivent à une cadence folle.

Dans ce papillotement de lueurs rouges, les ombres des artilleurs belges se démarquent. Tout tremble, vibre, craque.

Les canons dominent la nuit de leur terrible voix.

Le feu jaillit de leurs gueules noires en fulgurantes flambées.

Dans les rangs allemands, surprise terrifiante.

La colonne avançait dans l'ombre, masse grouillante et silencieuse. À mesure qu'elle s'enfonçait dans le dédale de la nuit, son mouvement de progression s'accélérait.

La confiance dans le succès du coup de main endormait peu à peu les inquiétudes.

La première résistance de l'infanterie belge avait été assez promptement maîtrisée, les forts restaient muets.

On avançait. On avançait...

À un moment donné, dans les premiers rangs, on avait entendu les sommations d'une sentinelle belge. On y avait répondu à coups de mausers... puis, brusquement, on avait vu jaillir la double flamme rouge et la mort avait surgi...

Sous forme de feu et d'acier, elle fonce sur la caravane, la disloque, la meurtrit, la déchiquette.

Les coups aveugles frappent sans distinction d'âge ou de grade.

Le général Wüssow, le commandant de la brigade, et le colonel Krüger, qui marchent en tête, tombent parmi les premiers.

Les décharges se suivent foudroyant tout ce qui se dresse sur la route.

Ce sont des éclaboussures rouges, des flamboiements à la lumière desquels surgissent des silhouettes épouvantées qui se cabrent, se rejettent en arrière, s'écroulent.

La mitraille des boîtes à balles fouette l'air de ses souffles de tempête, racle les façades des maisons ouvrières qui bordent la route et fouille la masse vivante secouée par les frissons de la peur.

Toute l'horreur de la guerre semble s'être concentrée sur cette route de village que balaye sans répit la tornade.

C'est un de ces moments d'épouvante où tout s'anéantit dans les soubresauts de la panique.

La caravane, d'abord bloquée sur place, s'est recroquevillée sur elle-même.

Sur une longueur de plusieurs centaines de mètres, elle se disloque, s'éparpille en groupes confus.

Ceux qui ont échappé aux premières morsures mortelles de la mitraille, fuient éperdument, refluent vers le fond du val.

Partout, des hommes affolés courent, galopent, se bousculent. Certains se jettent dans les fossés, se couchent dans les rigoles ; d'autres escaladent les talus qui longent un côté de la route et disparaissent dans les vergers.

Après une cascade de trente craquements à chaque pièce, la cadence du tir ralentit. Les artilleurs belges tendent l'oreille.

Là où, il y a quelques minutes, grondait le piétinement d'une troupe en marche, on entend monter des cris, des plaintes.

La route est devenue un champ de carnage, couvert de morts, de blessés et d'agonisants.

Mais laissons parler un ancien combattant allemand. Un des collaborateurs du général Emmich, le capitaine Brinckmann, qui se trouvait à environ 300 mètres du carrefour de Liéry, raconte :

« A l'état-major du général Emmich, il n'y a pour le moment rien à faire. Les sous-ordres ont à agir.

» Dans l'obscurité, le Hauptmann von Harbou et moi nous nous glissons vers l'avant en longeant la colonne. Que se passe-t-il là-bas ?

» A l'entrée du village, les premiers obstacles sont déjà surmontés. Mais plus loin, dans la localité, on se bat. Là, sur la route, gisent les premiers morts.

» Voici que le chemin descend dans le village. La nuit d'été permet de distinguer le chemin qui monte insensiblement entre des murs et des haies et se prolonge en ligne droite. Et là-haut, à une distance d'environ 300 mètres, deux canons ennemis crachent du feu. Leur grêle racle la route.

» Voilà le baptême du feu ! Ici, beaucoup de morts sont étendus. Le commandant du régiment et le commandant de la brigade sont déjà tombés. Des blessés se lamentent.

» Les deux pièces se trouvent sur le côté, contre maisons et haies, cherchant abri derrière les murs. Elles n'avancent pas.

» Que faire ? Instinctivement, je fais demi-tour. Maintenant, je sais ce qui se passe en avant. Ma place n'est pas là. Collé aux maisons, je veux retourner sur mes pas, afin d'informer le général Emmich de la tournure du combat.

» Comme un éclair, une pensée me traverse : tu ne cherches qu'une chose, sortir du feu ! Quel est le but de la communication que tu veux faire au général ? T'éloigner du feu.

» C'est ainsi qu'il en va au baptême du feu ! Qui le niera ? Qui n'a éprouvé cette sollicitation de l'instinct de conservation ?

» Abrité dans une ferme, j'examine ce qu'il faut faire. Cinq soldats gisent là les uns à côté des autres. Je saisis le premier par la jambe : Vivez-vous encore ? — Oui, mais je suis blessé.

» Les autres ne bougent pas. Ils sont vivants et indemnes. Ils auraient volontiers porté un message vers l'arrière s'ils en avaient eu l'occasion.

» Voici que survient un lieutenant, sabre au clair. — On n'avance plus, on n'avance plus, crie-t-il, nous devons chercher une position.

» Chercher une position ? Savez-vous, Monsieur, ce que cela signifie ? Nous rendrons-nous maîtres de Liège en cherchant une position ?

» Maintenant, je savais ce qu'il fallait faire. Maintenant, mes idées étaient de nouveau claires et mes nerfs solides. Un peu plus loin, je revis Harbou. Il fallait s'emparer des canons qui se trouvaient en avant sur la route du village. On s'avance par les côtés à travers haies et enclos. Chacun prend quelques hommes avec soi et en avant, l'un à droite, l'autre à gauche. »

La position de la 14^e brigade s'est brusquement embrouillée et est devenue critique. Plus de chef, plus de liaison.

Dans les unités de tête — le 27^e R. I. et le 4^e bataillon de chasseurs — c'est le désarroi et la confusion. Des groupes débandés cherchent à s'orienter dans les ténèbres. Tous fuient le carrefour tragique dont les abords, battus par les deux canons belges, sont devenus zone de mort.

Les officiers tentent l'impossible pour rétablir l'ordre.

C'est un de ces moments où le sort d'une bataille se décide « où la fortune change de camp ».

Devant l'obstacle heurté, les volontés faiblissent, la confiance s'effondre.

Pendant que le 27^e R. I. et le 4^e bataillon de chasseurs sont arrêtés par les canons belges, entre Micheroux et Retinne la colonne formée par le 165^e chemine lentement. Impatient de faire son entrée à Liège, Emmich la suit avec tout son état-major.

A un moment donné toute la colonne s'arrête et s'immobilise. Au loin, dans la direction de Liéry, le canon tonne.

Un quart d'heure s'écoule. La halte se prolonge...

Dans l'entourage de Emmich, on se perd en conjectures sur les causes de cet enrayage inattendu. On s'inquiète, on s'énerve.

Pendant ce temps, le capitaine Brinckmann et le capitaine Harbou décident de contourner le carrefour; le premier déboîte à droite, l'autre, à gauche.

Il fait encore sombre. A travers vergers et jardins, les deux groupements d'attaque foncent dans les ténèbres.

Dans ces mémoires, Ludendorff relate que les pièces belges furent immédiatement enlevées. C'est contraire à la vérité.

Au nord du carrefour, se trouvent deux fermes : l'une, une imposante masse en briques rouges, est enfermée entre les hauts murs de ses granges, l'autre, qui lui fait face, a plutôt l'aspect d'une maison bourgeoise. Elle est précédée d'une cour clôturée par un mur.

Dès que les chasseurs de Harbou s'approchèrent de ces deux bâtiments, ils furent cloués sur place par le feu d'un peloton du 12^e qui, sous les ordres du lieutenant Radelet, s'y était barricadé.

La fusillade crépite et troue l'obscurité de ses lueurs fugitives. La résistance belge s'affirme en cet endroit avec une telle impétuosité que Harbou est contraint d'étendre plus vers le nord la courbe de son mouvement tournant.

Compacte, la foule des assaillants envahit les vergers, fait craquer les haies, se répand dans l'ombre opaque des pommiers, avance, gagne rapidement du terrain. L'épais gazon étouffe le bruit de la marche.

Soudain, elle s'évanouit. Les hommes, dans un même mouvement, se sont cloués au sol. Devant eux une fusillade étoile l'écran noir de ses lueurs affolées.

Trois pelotons belges accrochés à des bouts de tran-

chée tentent d'entraver le mouvement de la vague ennemie. Mais celle-ci se renforce de minute en minute. De nouvelles unités affluent dans son sillage et raniment son élan.

Pour échapper à la capture, un peloton belge se replie vers Saive, tandis que les deux autres rétrogradent vers Queue-du-Bois.

Dans les deux fermes, les piottes continuent à se défendre avec énergie. Bien que blessé deux fois, leur chef, le lieutenant Radelet reste à son poste de combat.

Au sud, le mouvement tournant ennemi rencontre moins d'obstacles qu'au nord. Sans doute il y a dans cette direction des ouvrages défensifs belges, mais ils sont trop éloignés. Le capitaine Brinckmann et ses hommes n'ont nulle peine à contourner la position occupée par la 47^e batterie.

La nuit touche à sa fin.

Voici que peu à peu les ténèbres se dissipent. Le paysage qu'elles masquaient, se reconstitue insensiblement en lignes imprécises.

Dans ce clair-obscur précédant le réveil du jour, le carrefour de Liéry est tel un îlot qu'encercler de toutes parts une nuée d'assaillants casqués.

Les artilleurs belges sont dans un grand affaiblissement. Ont-ils pressenti le danger qui menace les flancs de leur position ?

Leur attention est surtout attirée vers la gauche où le peloton Radelet prolonge sa résistance et où la fusillade ne cesse de crépiter.

Depuis le début de l'action, le major de Hontheim attiré par le bruit de la canonnade, est accouru au carrefour.

Il charge son adjoint, le capitaine Hellemans d'ac-

tionner vers la gauche la pièce qui était parquée pour la nuit. Mais les balles pleuvent de tous côtés. Atteint par l'une d'elles le capitaine s'effondre, tué net.

Jamais peut-être, au cours de la campagne, batterie belge ne se trouva dans une situation plus critique.

Les deux pièces en position sur la route tiraient toujours à cadence ralentie. Une âcre odeur de soufre empestait l'air frais du matin.

A une trentaine de mètres, on apercevait un amas de corps foudroyés.

A gauche, sur le bord du chemin, trois petites maisons ouvrières avaient été éventrées par la mitraille et montraient de grands trous noirs béants.

Aux abords des deux fermes, le fracas de la fusillade cessa peu à peu.

Blessé une troisième fois, le lieutenant Radelet, l'âme du combat, venait de s'affaisser entre les bras d'un de ses hommes.

« Cette fois, j'ai mon compte » eut-il encore la force de murmurer.

Tout en continuant à se défendre, les piottes rétrogradent vers la lisière de Queue-du-Bois.

Au carrefour, les artilleurs se sentent de plus en plus seuls et abandonnés dans cette grande bagarre confuse. Pas de soutien d'infanterie, pas de renfort, pas le moindre renseignement sur la situation. Une sourde inquiétude gagne soldats et gradés.

Soudain, une clameur s'élève derrière le carrefour. Les groupements Harbou et Brinckmann ont réussi à encercler complètement la batterie belge.

Criant, hurlant, baïonnette en avant, les Allemands dévalaient des prairies, des talus et du chemin en pente conduisant au carrefour.

Chasseurs du 4^e bataillon et fantassins du 27^e d'in-

fanterie, hauts shakos gris et casques à pointe étaient confondus dans cette meute qui se ruait à la curée.

Dans la grisaille des premières lueurs du jour, l'apparition de ces uniformes sinistres derrière les canons belges, produit l'effet d'une terrifiante surprise.

Les artilleurs empoignent leur carabine. Browning au poing, les officiers s'élancent. Lutte désespérée, résistance vaine. Des coups de feu claquent. Une vingtaine d'hommes s'écroulent près des pièces. Les autres, cernés de toutes parts, sont faits prisonniers.

« Un dur combat s'engage, raconte Harbou. Un major belge (de Hontheim) résiste bravement. Mes chasseurs l'entourent, le font prisonnier et prennent d'assaut les deux canons qui nous ont fait tant de mal. C'est la première capture de la guerre.

» Cet exploit me valut la croix de fer. C'est la première croix qui fut décernée ; je la reçus des mains de l'empereur. »

IV

COMBAT DE RETINNE

Tandis que cet épisode a pour théâtre l'intérieur de la ligne belge, vers l'avant de celle-ci, à environ 700 mètres du carrefour de Liéry, un autre se déroule dans la même atmosphère d'incertitude, d'angoisse et de drame.

C'est là que se trouve, creusée dans un verger et en dehors de l'axe de marche de la 14^e brigade, la redoute 25.

Avec la redoute 24, elle constitue l'ossature de la première ligne de défense.

Ces deux principaux centres de résistance sont très mal placés. On les a construits dans les agglomérations, près de maisons qui masquent la vue et obstruent les champs de tir.

D'autre part, ils sont séparés par un intervalle non défendu de près d'un kilomètre. C'est dans cette trouée que la colonne d'attaque conduite par Wüßow s'est infiltrée.

La redoute 24 n'a pas d'histoire. La redoute 25 en a une qui est très belle et mérite d'être contée. D'autant plus que la relation officielle allemande l'a dénaturée.

Voici, en effet, comment Bieberstein la relate : « Au sud (?), les assaillants se heurtèrent à la garni-

son du point d'appui : un major, plusieurs officiers et cent hommes environ qui se repliaient et qui se rendirent sans résistance. »

La vérité est tout autre.

Construite par les troupes du génie, cette redoute 25 était très bien constituée et présentait les avantages d'un bon ouvrage de campagne. Capable de recevoir les effectifs de deux compagnies, elle présentait front de tête, fronts latéraux et front de gorge bien profilés, permettant aux hommes de se défiler des coups en s'asseyant sur les banquettes intérieures.

Entourée d'un double réseau de ronces artificielles, elle était susceptible de résister aux assauts.

Malheureusement, son front latéral droit était sans action sur la route Sur-Fossé-Liéry. De ce côté, en effet, une rangée de maisons coupaient la vue et limitaient le champ de tir.

On avait vraisemblablement utilisé un plan élaboré à une époque où la route n'était pas bordée d'habitations.

Dans la journée du 5 août, on s'était efforcé de remédier à ce défaut de l'ouvrage en creusant à sa droite une tranchée annexe dont une partie courait parallèlement à la rangée d'immeubles.

Au moment où le grand drame commence, la redoute 25 et la tranchée annexe sont occupées par deux compagnies (3/III/14 et 3/III/34).

Les officiers que le hasard a réunis ici : le commandant Simonis, le capitaine Bocart et le lieutenant Houssa sont des chefs à cran.

Tant vaut le cadre, tant vaut la troupe.

Dans la soirée du 5, lorsque les ténèbres enveloppèrent peu à peu le paysage, les piottes se sentirent tout petits devant les menaces de la nuit.

Ici, comme dans les autres secteurs, ce fut l'attente supplicante, lourde d'angoisse.

Soudain, le fracas d'un combat explosa sur la droite, dans la direction de Retinne. On entendit les claquements précipités d'une fusillade et les clameurs des assaillants.

Entre les deux parois de terre froide, les hommes écoutent. Le vacarme semble se rapprocher. Pendant un moment, l'appel d'un clairon belge le domine, puis, subitement, se tait comme si la mort l'avait étouffé.

Dans la tranchée-annexe, le sergent-fourrier Joris a perçu des bruits de marche sur la route Sur-Fossé-Liéry et donne aussitôt à ses hommes l'ordre d'ouvrir le feu.

Peu à peu, le tumulte de la bagarre grandit, s'étend vers Liéry. A plusieurs centaines de mètres derrière la redoute, voici que le canon tonne et fait trembler la terre de ses décharges successives.

On ne voit rien. De toutes parts, les balles sifflent.

Les piottes sont anxieux. Rien de plus démoralisant que de se sentir menacé par derrière. Ils ont l'impression qu'une étreinte se resserre peu à peu sur leur redoute, sans qu'ils puissent rien faire pour la briser.

Isolés, ils écoutent le tohu-bohu de la bataille qui s'éloigne, revient et va sans doute d'un moment à l'autre les happer dans ses grincements mortels.

Le commandant Simonis et le capitaine Bocart circulent parmi les hommes et font leurs dernières recommandations.

— Ne tirez que lorsque l'ennemi sera près de nous. Couchez bien votre fusil sur la plongée du parapet et surtout ne gaspillez pas vos cartouches.

Assis sur la banquette, le dos appuyé au parapet, les piottes continuent à dépaqueter leurs cartouches.

Tout à coup, alerte.

Une des sentinelles placées au réseau du centre prévient le lieutenant Houssa que des troupes, venant de Sur-Fossé, avancent sur la route qui s'étire devant la redoute.

Effectivement, une masse sombre se profile sur le chemin. On dirait un convoi. Elle s'allonge lentement, martelant le sol en cadence.

Comme mus par un ressort, les piottes se sont levés et se sont alignés le long du parapet, le doigt sur la gâchette de leur mauser.

Lorsque le ténébreux cortège est parvenu à hauteur du réseau, une décharge le frappe en flanc et l'arrête net.

Tels des fauves surpris par des chasseurs embusqués, les Allemands poussent des hurlements bientôt couverts par le craquement d'une nouvelle décharge.

Ils ripostent, mais leur affolement se marque dans leur tir qui est désordonné et sans efficacité, tandis que le feu belge les décime.

Peu à peu, sur la route, le tumulte s'apaise.

La colonne dispersée, poursuivie par des centaines de balles, se replie dans l'agglomération de Sur-Fossé.

Sur le théâtre de la bagarre, une voix lance encore des appels : « Wir sind deutsch ! Wir sind deutsch ! » (Nous sommes allemands.)

Accalmie. Dans la redoute, on entend le lieutenant Houssa qui apostrophe un de ses hommes dressé sur le parapet.

— Voulez-vous bien descendre, vous allez vous faire tuer !

— Mon lieutenant, je cherche ma baïonnette qui est tombée de mon fusil, répond l'homme.

Fiers d'avoir reçu le baptême de feu, les piottes sont admirables de cran. Cependant sur ces entrefaites leur situation est devenue critique. La redoute est presque complètement encerclée. Une seule issue permet encore d'échapper à l'étreinte ennemie.

Du côté d'Evegnée, en effet, les Allemands semblent ne pas encore barrer la dernière voie de retraite. Il fait très sombre. En profitant de l'obscurité, on pourrait sans peine sortir du cercle infernal et gagner le fort d'Evegnée qui n'est distant que de quelques centaines de mètres.

Le commandant Simonis expose la situation au capitaine Bocart et au lieutenant Houssa. L'entrevue est très courte. Les trois hommes sont du même avis : ils sont décidés à une résistance implacable.

— Si on nous a mis dans une redoute, ce n'est pas pour en sortir lorsque nous sommes attaqués, s'écrie le vaillant capitaine Bocart.

Et parce que telle était la consigne donnée par Leman, la lutte continua.

Hélas ! une inquiétude se mêle à la belle assurance des plus braves. Les hommes n'ont qu'un approvisionnement de 120 cartouches. C'est peu, beaucoup trop peu.

« Le commandant Simonis, écrit le lieutenant Houssa, me fait dire de conserver deux paquets de cartouches.

» J'envoie le sergent Berger chercher des cartouches à gauche de la redoute où les hommes n'ont pas encore tiré. Je fais compter les cartouches aux hommes. En moyenne, il reste 60 cartouches par homme. »

Pendant ce temps, le bataillon du 165^e régiment d'infanterie, chargé de prendre la redoute d'assaut,

se prépare à une attaque de front. A gauche et à droite de l'ouvrage, les piottes ont aperçu des mouvements suspects dans les ténèbres, ils ouvrent aussitôt le feu.

Alors, la bagarre devint générale.

En lignes de tirailleurs, les Allemands s'étaient avancés jusqu'aux barbelés et ripostaient à la fusillade belge. Bientôt, plusieurs mitrailleuses mêlèrent leurs claquements réguliers au tintamarre désordonné de la mousqueterie.

Le soldat David, qui a reçu une balle dans la mâchoire inférieure, se présente au lieutenant Houssa.

— Mon Lieutenant, je suis blessé.

— As-tu mal ?

— Un peu de gêne... Mais je dois tirer toutes mes cartouches.

L'homme remonte sur la banquette et se remet à tirer.

Peu après, arrive le caporal Houben.

— Mon Lieutenant, les Allemands viennent de nous crier que si nous battions en retraite, ils ne tireraient pas sur nous.

— Ce n'est pas possible, vous avez certainement mal entendu.

Du côté de Retinne, le vacarme est si violent que le lieutenant Houssa a la conviction que des renforts belges approchent. Il est grand temps, car les munitions s'épuisent...

A gauche, on entend crépiter des mitrailleuses. Ce sont les deux pièces du lieutenant Mullenders. Elles sont en batterie dans un verger, non loin de la redoute, et égrènent des tirs d'écharpe par séries sur les assaillants.

Guidés par la courte flamme rouge qui jaillit du canon des pièces, les fantassins allemands essaient

d'abattre les mitrailleurs. Leurs balles hachent les branchettes de la haie sous laquelle Mullenders et ses hommes s'abritent.

Pendant un certain temps, les forces en présence s'équilibrent. Partout, on voit voltiger les flammèches rouges des coups de feu. Le bruit des détonations couvre la voix des chefs qui hurlent des ordres et des blessés qui se lamentent.

Hélas ! certains piottes n'ont déjà plus que quelques cartouches à tirer.

Soudain, vive illumination dans la nuit. A une centaine de mètres de la redoute, trois projecteurs s'allument et, tels de grands yeux ouverts, dardent leurs prunelles de feu sur les piottes éblouis.

Le paysage jusqu'alors effacé par les ténèbres, réapparaît. La lumière blafarde qui en reconstitue le relief, lui donne un aspect spectral et sinistre.

Le lieutenant Houssa fait immédiatement diriger le tir de ses hommes sur les puissants foyers qui semblent les narguer.

Les tireurs règlent la hausse de leur mauser, visent longuement, pressent la gâchette. Deux des projecteurs s'éteignent l'un après l'autre. La troisième éclaire toujours.

A droite, le combat cesse. Va-t-on enfin recevoir du renfort ? Non. Au contraire, la situation s'aggrave.

Le sergent-fourrier Joris qui occupait avec ses hommes la tranchée-annexe a dû l'évacuer pour ne pas être encerclé. Il s'est magnifiquement défendu et a infligé des pertes sévères à l'adversaire.

Grand affairément dans la redoute. Cette fois, on sent que l'affaire prend une fâcheuse tournure. Beaucoup d'hommes n'ont plus que 5 cartouches.

Mais voici qu'après les mitrailleuses, l'artillerie ennemie entre en jeu. Dès que les projecteurs ont bien

situé l'objectif, trois, quatre canons, placés à une centaine de mètres de l'ouvrage, déchaînent un tonnerre infernal.

Les obus fendent l'air avec un bruit sinistre et éclatent avec fracas.

Sur la gauche de la redoute, ils passent à un demi-mètre trop haut, mais, à droite, ils foncent dans les parapets, les éventrent, explosent dans un éclaboussement de flammes jaunes, verdâtres, projettent au loin une pluie de terre émiettée et répandent dans l'air d'âcres senteurs de poudre.

La violence des déflagrations est terrifiante. Les craquements, qui se succèdent à un rythme accéléré, sont d'une sonorité métallique, aiguë, perçante, qui assourdit, aveugle, affole.

Les hommes, alignés le long des parapets, se sont jetés d'un même mouvement au fond de la redoute et là, collés à la boue, serrés les uns contre les autres, les nerfs crispés, le cœur battant, l'esprit vide de toute pensée, attendent la fin du bombardement.

Le lieutenant Houssa observe le terrain et voit les quatre pièces allemandes en action. « Voilà l'artillerie d'accompagnement, pense-t-il, on va démolir notre parapet à coups de canons, notre réseau va être coupé... on va nous massacrer avec des grenades... mes hommes n'ont plus de cartouches, il faut combattre à la baïonnette ».

Il prend aussitôt ses dispositions pour faire jouer à son peloton le rôle de contre-attaque.

Il est 2 h. 55. Le dernier projecteur s'est éteint.

Les premières clartés du jour résorbent peu à peu les ténèbres. Dans un rayon d'une centaine de mètres, les détails du décor tragique se débarrassent de leur gaine d'ombre. Le paysage jusqu'alors chaotique et

mouvant, où toutes choses semblaient sortir de leur axe et de leur plan, reprend son aspect familier.

Les Allemands ont cru que quelques coups de canons bien ajustés chasseraient les Belges de leur repaire.

Brusquement, le feu d'artillerie cesse, les mitrailleuses se remettent à crépiter. Les assaillants se sont relevés et en longues alignées se ruent vers la redoute.

Mais les piottes sont toujours là. Tous ont repris leur place au parapet et la vague d'assaut s'écroule sous leur feu.

Pendant un bon moment, le tohu-bohu de la bataille s'assourdit, puis le tonnerre des canons se déchaîne de nouveau. Le vol rasant des obus déchire le réseau de barbelés et force les piottes à se blottir dans le fond de la redoute.

Dès que le fracas des détonations prend fin, ils remontent sur la banquette, empoignent leur mauser et abattent les assaillants qu'on aperçoit couchés à une trentaine de mètres non loin du réseau.

Hélas ! plusieurs hommes n'ont plus de cartouches et se morfondent de ne plus pouvoir tirer.

Un grand gaillard de Diepenbeek, le soldat Louis Claessens, est debout et son buste tout entier émerge de la tranchée, raconte le commandant Simonis. C'est un enragé braconnier, ont dit ses camarades, et c'est un excellent tireur. Maintenant que l'on voit mieux, Claessens s'en donne à cœur joie.

« Il reste en joue, le doigt sur la détente, son fusil suit un Allemand qui rampe pour venir couper nos fils de fer. Le coup part. L'Allemand sursaute, puis reste immobile. A un autre maintenant. Et Claessens, impassible, les abat les uns après les autres, comme si c'étaient des lapins ».

« A tout coup, l'on gagne, crie un loustic, c'est comme à la foire... »

» Tout le monde rit. Je crois qu'on s'amuse bien en tout cas, il n'est pas question d'avoir peur ».

Le commandant Simonis est émerveillé par le moral de ses fantassins. Il sait qu'il pourra tout leur demander même l'ultime charge à la baïonnette... Car il est résolu à tenter l'impossible pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi.

La situation est toujours sans espoir et sans issue.

L'encercllement s'est resserré de toutes parts. Canons, fusils, mitrailleuses pointent sur la redoute leurs jets de feu et d'acier.

Comment sortir de cette enceinte infernale ?

Autre sujet d'angoisse : les hommes réclament des cartouches. Plus moyen d'obtenir le moindre approvisionnement.

On est sans nouvelles sur les événements de la nuit.

Pas de communications, ni avec les troupes belges les plus proches, ni avec le commandant du secteur, ni avec le fort d'Évegnée.

C'est l'isolement total, l'irréparable abandon.

Cependant, malgré tout, on continue à espérer.

Même si les Allemands ont atteint Queue-du-Bois, les Belges ne manqueront pas de contre-attaquer. Des renforts peuvent surgir d'un moment à l'autre. Il faut tenir jusqu'à leur arrivée.

Dans le jour gris, le combat se prolonge avec des alternatives de calme et de reprises violentes. Devant la redoute, on voit des blessés allemands qui se contorsionnent et se traînent sur le terrain.

Tout à coup, à une centaine de mètres, surgit devant les yeux étonnés des piottes un grand drapeau blanc. Il s'incline tantôt à droite, tantôt à gauche.

Qu'est-ce ?

Le commandant Simonis donne à ses hommes l'ordre de cesser le feu.

Dès que tout est redevenu silencieux, le porteur du drapeau blanc, un officier allemand, se montre et, d'un pas résolu, avance vers la redoute.

Le mauser à portée de la main, les fantassins belges, intrigués, suivent avec curiosité les mouvements de l'homme.

D'une voix forte, celui-ci crie, tout en continuant à marcher : « Le commandant de l'ouvrage. »

Simonis a prestement escaladé le parapet et, les mains en porte-voix, somme le parlementaire de s'arrêter. L'Allemand obéit.

L'officier belge se porte à sa rencontre, mais, au moment où il va l'aborder, il se voit soudain entouré d'une douzaine d'officiers et de sous-officiers qui crient, hurlent et le menacent de leur revolver. De la redoute, les piottes, témoins de toutes les péripéties de la scène, ont empoigné leur fusil, prêts à s'élaner pour délivrer leur chef.

On les entend crier : « Ils vont tuer notre commandant ».

Cependant, l'officier porteur du drapeau blanc réussit à calmer la fureur de ses compagnons et là, sur le champ de bataille, jonché de cadavres, un bref dialogue s'engage entre les deux hommes.

— Voulez-vous rendre votre ouvrage ?

— Je n'ai aucune raison de rendre mon ouvrage.

— J'ai derrière moi plusieurs régiments et toute résistance de votre part est inutile.

— Moi aussi, j'ai plusieurs régiments derrière moi.

— Il s'agit d'éviter un massacre inutile. Votre ouvrage est complètement encerclé et nos hommes, en essayant de vous atteindre, tirent les uns sur les autres...

— Et c'est pour cela que vous me proposez de rendre mon ouvrage ?

Simonis, qui espère toujours un retour offensif des Belges, cherche à gagner du temps.

— Je dois d'abord consulter mes officiers, dit-il, je vous propose un armistice de 10 minutes.

— Accordé et convenu.

Simonis revient vers la redoute et constate que tout le glacis est couvert de cadavres.

Entre les deux parois de terre humide, se tient un émouvant conciliabule. Officiers et chefs de peloton délibèrent sur le parti à prendre.

Que faire ? La plupart des hommes n'ont plus de cartouches, quelques-uns seulement en ont encore 5 ou 10.

— Si nous n'avons plus de cartouches, nous avons encore nos baïonnettes, fait remarquer le vaillant capitaine Bocart.

« Plus de cartouches pense Simonis. Les Allemands vont pouvoir s'approcher à leur aise, ils nous lanceront leurs explosifs tout en restant à l'abri. Alors nous foncerons sur eux à la baïonnette et ce sera la fin. »

Son parti est pris : lutter jusqu'à la mort, à moins que... Il retourne près de l'officier allemand.

— Si je quitte mon ouvrage, dit-il, vous en retirez un avantage. Il est juste que j'en retire un aussi. Je veux bien m'en aller, mais à une condition : c'est que je quitterai ma redoute avec mes hommes, avec armes et bagages, et cela sans être poursuivi.

Le parlementaire va consulter d'autres officiers allemands qui se tiennent à proximité, puis rejoint le commandant Simonis et lui dit :

— Voulez-vous donner votre parole que vous ne prendrez pas position avant 15 minutes ?

— Je vous donnerai ma parole, si vous me donnez

la vôtre que vous ne me poursuivrez pas avant 15 minutes.

Conclu.

Les deux hommes échangent leurs paroles d'honneur et règlent leurs montres.

Aussitôt, grand branle-bas dans la redoute. Les hommes mettent sac au dos.

Quelques-uns se chargeront de transporter les blessés. On passe les dernières cartouches à un petit détachement qui protégera la retraite.

En route.

Trottinant, le fusil en main, les piottes se dirigent vers Saive. Le terrain où s'étaient de nombreux vergers, séparés par les haies touffues, est en pente assez accentuée. Un kilomètre à parcourir et on sera à l'abri.

Les deux compagnies passent à proximité d'une maison isolée. Il y a exactement six minutes qu'on a quitté la redoute, lorsque tout à coup un feu de mitrailleuses s'abat sur les fantassins belges.

Des hommes s'écroulent. Le caporal Laveau qui marche à côté du commandant est frappé à mort, il se cramponne à son chef et l'entraîne dans sa chute.

Le commandant se relève, abrite ses hommes derrière la maison et, accompagné d'un clairon, s'avance dans la direction des mitrailleuses ennemies. Le feu cesse.

Revenant vers ses deux compagnies, il a la surprise de les voir entourées d'Allemands qui les ont faites prisonnières.

Ces troupes ennemies n'étaient-elles pas au courant de la convention passée, quelques minutes avant, avec le parlementaire ?

L'officier belge élève une énergique protestation con-

tre ce qu'il considère comme une déloyauté, mais les Allemands ne veulent rien entendre et lui imposent silence.

Plusieurs hommes ont heureusement pu s'enfuir. Hélas ! sur le terrain, d'autres gisent immobiles, inanimés et sanglants.

Parmi eux, le capitaine Bocart... « le modèle des officiers qui, pendant toute la nuit terrible, était resté impassible au milieu du danger, veillant à tout, s'exposant sans cesse pour donner l'exemple du plus pur héroïsme », écrit le commandant Simonis.

« Et pour ceux qui avaient échappé à la mort, continue l'héroïque défenseur de la redoute 25, ce furent alors la captivité atroce, les souffrances physiques et morales, les humiliations sans nombre. Mes braves ont tout supporté avec courage, soutenus par la pensée qu'ils avaient fait tout leur devoir ».

V

COMBAT DE QUEUE-DU-BOIS

Tandis que les unités du 165^e encerclaient la redoute 25, le 4^e bataillon des chasseurs et le 27^e, progressaient dans la direction de Queue-du-Bois.

Queue-du-Bois est une localité industrielle de 1900 habitants, dominée par la pyramide noire du terroir du charbonnage des Quatre-Jean.

Sa rue principale est rectiligne et prolonge la voie qu'a suivie la 14^e brigade. Des deux côtés, de modestes maisons bourgeoises et ouvrières, la plupart en briques rouges et d'un type architectural très répandu dans ce pays, en font un large couloir dont l'extrémité en déclivité assez accentuée touche au territoire de la commune voisine, Bellaire.

De Bellaire, la route descend en pente raide vers Jupille. Ici, l'envahisseur ne court aucun risque de s'égarer.

Queue-du-Bois est le réduit de l'intervalle Fléron-Evegnée. Le commandant du secteur, le colonel A. E. M. Lambert, a pris d'excellentes dispositions pour en assurer la défense.

Malheureusement, ici plus qu'ailleurs, la hâte avec laquelle on a dû élaborer l'organisation défensive, les improvisations qui en résultèrent, devaient compliquer la tâche, déjà si lourde, du commandant du secteur.

Celui-ci, qui n'a été désigné que dans la matinée du 4 août, a sous ses ordres des troupes amalgamées et sans cohésion, appartenant à quatre régiments différents.

D'autre part, les quelques tranchées amorcées à Queue-du-Bois n'ont pu être achevées faute de temps et d'outils.

Pendant la nuit, les troupes en cantonnement dans la localité ont été alertées à plusieurs reprises. Ça et là, des coups de feu ont éclaté.

Le bruit se répand qu'il y a dans le village des mineurs allemands prêts à tous les mauvais coups. On en aurait vu tirant par leur fenêtre sur des piottes. Les hommes s'énervent.

C'est à minuit que le colonel Lambert, dont le poste de commandement est au charbonnage des Quatre-Jean, a été informé de l'attaque ennemie contre la grand'garde n° 2. Il a aussitôt réparti la dizaine de compagnies qu'il a sous la main, à l'est, au nord et au sud du village.

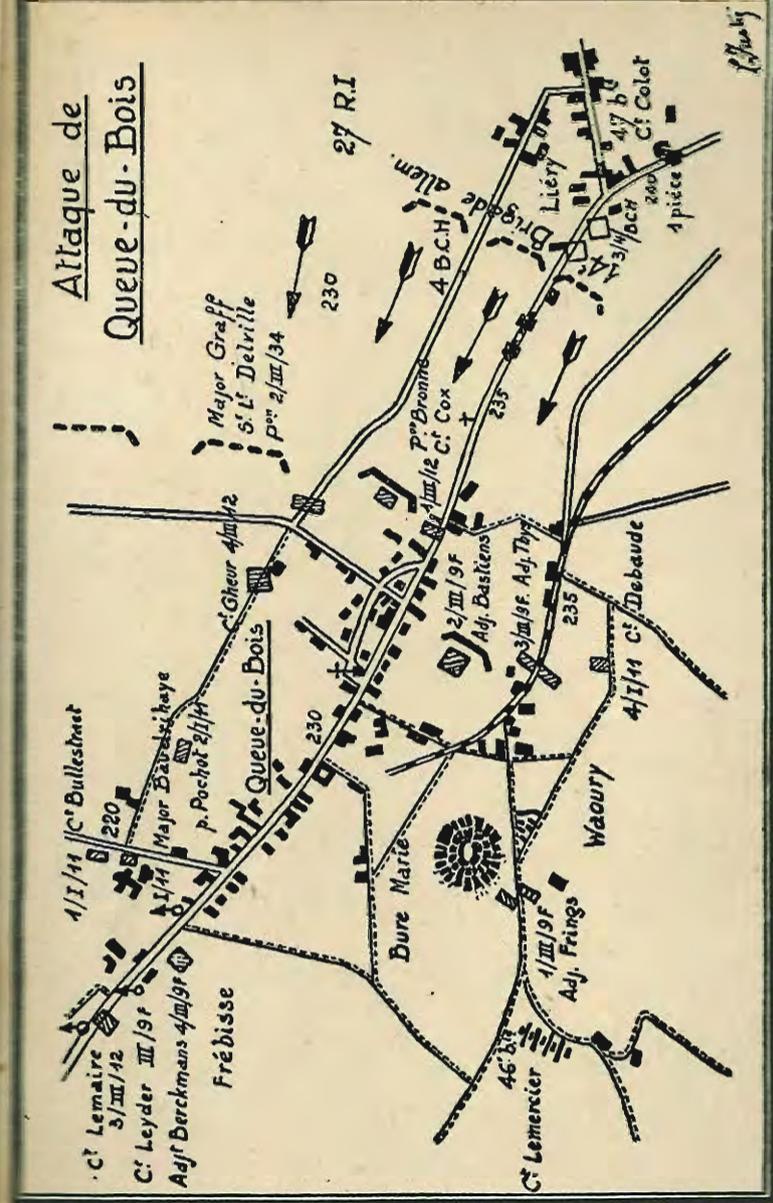
A leurs emplacements, dès une heure, les piottes écourent tonner les deux canons de Liéry.

Vers 2 h. 30, les chasseurs allemands qui ont contourné par le nord le carrefour de Liéry, approchent de la lisière nord-est de Queue-du-Bois.

Dans l'obscurité, piottes et envahisseurs se reconnaissent et se mitraillent furieusement.

Peu à peu, le village se dégage des ténèbres. Un jour gris glisse dans les rues. Partout, les volets sont clos. Beaucoup d'habitants ont quitté leur demeure. D'autres sont blottis dans les caves.

Toutes les issues de la localité sont gardées. Partout, les piottes sont sur le qui-vive.



Depuis le carrefour de Liéry jusqu'à l'entrée de Queue-du-Bois, une seule maison, une importante villa tout ornée de fleurs, se dresse à gauche de la route.

Des deux côtés, s'étendent des vergers entourés de haies.

Sous l'épais feuillage des arbres fruitiers, les premières lueurs de l'aube démêlent à peine le fouillis des troncs dressés comme des vigies.

Glissant sous ce plafond de verdure humide qui assourdit tous les bruits, partout, des fantassins allemands avancent. Leur uniforme gris-vert se confond avec les teintes défraîchies du décor.

Des clameurs rauques s'élèvent. Les assaillants se communiquent d'un bout à l'autre de leur vague d'assaut, le cri de ralliement : « Der Kaiser ». Des clairons sonnent éperdument : « Marsch ! Vörwarts ! »

Le mouvement de progression s'accélère. Les assaillants se sont mis au pas de course. Ils escaladent les haies, s'éparpillent, se regroupent. On commence à apercevoir les premières maisons de Queue-du-Bois.

Soudain, le craquement d'une salve arrête net la ligne mouvante des uniformes gris. Des hommes tombent comme s'ils avaient trébuché.

À l'entrée de Queue-du-Bois, des piottes du 12^e et du 34^e barrent la route. Ils sont commandés par des chefs que rien ne fera reculer : le commandant Cox, le lieutenant Bronne, le major Graff et le commandant Munaut.

Ces deux derniers, placés plus au nord, tiennent en respect les assaillants qui ont suivi un petit chemin bordé de haies.

Immobilisés par la fusillade belge, les Allemands cherchent à s'abriter. « Plusieurs d'entre nous furent blessés », écrit l'un d'eux dans le « *Hannoversche Kurier* ».

« Nous cherchâmes un abri derrière les haies et les arbres des jardins attenants à la rue. Mais, lorsque nous ripostâmes, le feu ennemi devint de plus en plus violent.

» De toutes les maisons, des fenêtres et des toits, une pluie de balles s'abattit. Entretemps, de minute en minute, il fit plus clair et notre situation devint plus critique ».

Jusque vers 3 h. 30, les Allemands, contenus par la fusillade belge, sont dans l'impossibilité de faire un mouvement en avant.

« Après environ 10 longues minutes, continue le feldgrau cité plus haut, nous entendîmes des soldats allemands qui avançaient.

» Dans le jour auroral, je pus reconnaître un général entouré d'une vingtaine de chasseurs. Son cri « Mes chasseurs en avant ! » nous entraîna. Nous nous élançâmes et tentâmes de pénétrer dans les maisons les plus proches, mais une nouvelle salve de balles ennemies s'abattit sur nous. Plusieurs s'élancèrent encore ensemble en criant. Toute tentative de progression était impossible ». (F. Frick. Lüttich, p. 37).

Les fantassins allemands sont fortement impressionnés par la résistance belge. « La première leur du jour, écrit un de leurs officiers, me laisse voir des figures blêmes et anxieuses. En avant ! et suivez-moi, criez... Quatre chasseurs seulement me suivirent ». (Deutsche Wehr, 9 aug. 1933).

Mais après 3 h. 30, grâce à l'intervention de l'artillerie la situation va se transformer rapidement à l'avantage des Allemands.

Sur la route, s'avance un groupe compact d'artilleurs poussant à bras un petit obusier de 10 c 5. Derrière, un autre groupe traîne un caisson de munitions.

Ludendorff est là. Dans ses « Souvenirs de guerre », il écrit : « Les deux capitaines d'état-major, le commandant von Marcard, qui commandait le 4^e bataillon de chasseurs à pied, le commandant von Greiff, qui commandait le 2^e groupe du 4^e régiment d'artillerie de campagne et son excellent officier-adjoint, le lieutenant Neidé, quelques soldats et moi, nous nous portâmes en avant. Un obusier de campagne et ensuite un second furent amenés à la même hauteur. »

Au milieu de la route, l'obusier est prêt à tirer. Le général montre une haute maison située à une centaine de mètres et d'où partent des coups de feu. Un craquement... L'obus a frappé en plein la partie supérieure du pignon et y a ouvert un grand trou noir.

Les coups de tonnerre se suivent... Les projectiles s'abattent sur le village, défoncent des toitures, arrachent des pans de murs, explosent dans un éparpillement de tuiles, de briques et de poussière.

Les artilleurs déplacent la pièce, la poussent une vingtaine de mètres plus loin.

L'obusier rugit de nouveau. Des nuages de fumée montent de Queue-du-Bois. Après chaque coup, on entend les claquements désordonnés de la fusillade belge.

« Tout à coup, raconte un officier allemand témoin de la scène, retentit le cri : « Les munitions sont épuisées ». Visiblement, le général voulait maintenant laisser le canon et le caisson en arrière et aller de l'avant seul avec les hommes. J'entendis de nouveau son appel : « En avant, en avant ! Suivez-moi ! Ne me laissez pas aller seul ! »

» Mais son appel resta sans effet. Tous se cachèrent derrière les boucliers protecteurs.

» Alors, de la bouche du général sortit le cri qui,

une heure auparavant, avait opéré des merveilles : « Chasseurs, en avant ! »

» J'étais chasseur et officier. Je sautai à côté du général devant la pièce et alors tout se passa avec la rapidité de l'éclair.

» Je vis à 150 mètres devant moi une double rangée de fantassins belges qui se glissaient sur la route ; j'en vis qui tiraient debout, sans viser. Alors, le claquement d'un coup de fusil, un violent choc à la hanche et je m'éroulai sur les pierres de la route, à côté du général qui resta debout... »

La pièce ne reste pas longtemps muette. Bientôt, de nouvelles munitions furent amenées à pied d'œuvre et le vacarme de la canonnade, un moment interrompu, reprit de plus belle.

Dans le village secoué par le bombardement, les défenseurs tiennent le coup. Hélas ! ceux qui se trouvent à l'entrée de la localité, face à Ludendorff et à ses cohortes, ont été cruellement éprouvés.

L'un après l'autre, les chefs atteints par la mitraille ennemie, se sont affaissés sous leurs yeux.

Tué, le commandant Cox ; tué, le lieutenant Bronne ; grièvement blessé, le major Graff.

Les premiers obus ont durement mis à l'épreuve la volonté et les nerfs des piottes postés à courte distance de l'obusier allemand. Des explosions projettent du feu et de la mitraille devant, derrière, au-dessus d'eux.

Ils sont soulevés de terre, renversés, culbutés pêle-mêle les uns sur les autres.

La violence de ces souffles de feu a quelque chose d'inférieur. Les corps qu'ils effleurent, s'effondrent, s'anéantissent dans la mort. Les autres sont secoués par des frissons d'horreur.

Cependant que quelques hommes affolés lâchent pied, la plupart vont prolonger la résistance avec acharnement.

C'est dans la rue centrale que maintenant le combat fait rage. Malgré la fracassante grêle de pierres et de briques que les obus éparpillent autour d'eux, les piottes contiennent le flot gris.

On les voit se glisser le long des façades, se poster dans les encoignures des portes. Certains s'agenouillent sur l'accotement de la route, tirent, se relèvent, se déplacent et recommencent la même manœuvre un peu plus loin.

Dans la rue embrumée, coups de fusils et coups de canons résonnent en délirant tohu-bohu.

Ce qui impressionne maintenant les combattants, ce sont les ricochets des balles. Celles qui s'écrasent sur les façades des maisons, semblent tirées des immeubles tout proches.

Des piottes ont l'impression qu'on les mitraille dans le dos. Ce sont, pensent-ils, les mineurs allemands établis dans la localité qui cherchent à jeter le désarroi dans les rangs. Des hommes, pris de panique, lâchent des coups de fusil dans les fenêtres d'où ils ont cru voir sortir le canon d'une arme de feu.

Derrière leurs obusiers, — maintenant il y en a trois en batterie — les Allemands avancent lentement. Cependant ils avancent et les Belges qui n'ont que leur mauser pour se défendre reculent pas à pas, leur disputant le terrain.

Mais, alors que rien ne semblait encore perdu, la situation du côté belge s'est aggravée. Le bombardement du village a alarmé les défenseurs des lisières nord et sud, ainsi que les réserves qui se tiennent à l'ouest de la localité.

On ignore tout des événements. On sait que les Allemands ont pris pied dans Queue-du-Bois. Peut-être ont-ils déjà, par le sud, coupé la retraite aux troupes belges ?

Partout, c'est l'incertitude. Croyant que la localité est sur le point d'être encerclée, des groupes de piottes dévalent vers Bellaire.

Dans le hourvari d'hommes qui courent, crient, gesticulent, on sent passer un vent de panique.

Les officiers s'emploient à calmer la nervosité des piottes. Les majors Dupont et Beaudrihayé, le commandant Leyder regroupent les débandés.

A présent, les assaillants ont réussi à forcer l'entrée nord du village, mais, de ce côté, ils n'ont pas de canons et les coups de feu qui les accueillent, ralentissent leur progression.

Il est plus de 4 heures. Dans la rue centrale, les piottes se battent avec acharnement. Il y a là des hommes du 12^e et du 9^e mêlés. Un officier dirige leur résistance. C'est le commandant Munaut.

Les obusiers allemands tonnent avec fureur. Des toits volent en éclats, des façades s'écroulent. Obus et shrapnels projettent des débris dans tous les sens. La poussière des effondrements se mêle à l'âcre fumée des explosions. La longue perspective de la route est tout embuée de grisaille.

Il y a des piottes postés un peu partout. Le choc de feu des projectiles, les ricochets des balles les forcent à se déplacer et hélas ! à reculer. Parfois, un obus allume sa gerbe de feu au milieu de la route. Des hommes se collent au sol et y restent étendus.

Çà et là, les Allemands ont grand'peine à maîtriser la résistance des tireurs embusqués dans les maisons.

Le soldat Achille Franck du 12^e s'est enfermé avec un camarade dans un pigeonnier et, de là, les deux

hommes canardent sans arrêt les fantassins gris. Après en avoir abattu un grand nombre, ils sont découverts.

L'obusier est braqué sur leur abri et un shrapnel interrompt leurs tirs. Franck s'abat, la mâchoire fracassée, tandis que son compagnon s'enfuit.

Peu de temps après, les Allemands arrivent et découvrent le blessé. L'un d'eux lui tire un coup de fusil à bout portant, et un autre lui porte un coup de baïonnette à la poitrine.

Malgré les efforts de ses défenseurs. Queue-du-Bois est peu à peu envahi par le nord et l'est.

Le bombardement provoque d'inquiétantes dispersions dans les rangs des défenseurs.

La crainte de voir l'ennemi contourner le village par le sud désorganise la résistance. Celle-ci n'est plus le magnifique mouvement d'hommes serrés les uns contre les autres, elle n'est plus le fait que de quelques volontés qui se cabrent farouchement.

Au sud de la localité, c'est un lent effondrement. La 41^e batterie qui y avait pris position a dû se replier précipitamment vers Beyne-Heusay.

Quant aux compagnies qui défendent cette lisière, elles sont harcelées de flanc et de revers par les troupes ennemies qui ont pénétré dans Queue-du-Bois. Elles en sont réduites à battre en retraite.

Agenouillé au sommet du « terril » du charbonnage tout proche, un piotter du 9^e s'obstine à faire le coup de feu sur la cohue grise qui se glisse dans le village.

Ne s'est-il pas aperçu du départ de ses camarades ? Il charge et décharge son fusil tout comme s'il était à l'exercice. Cependant, les balles sifflent à ses oreilles, plusieurs assaillants l'ont en effet pris comme cible.

Sans se soucier de ce qui se passe autour de lui, l'homme continue à tirer.

Cinq, dix minutes passent... Soudain, le tireur laisse choir son mauser. Une balle allemande l'a mortellement atteint.

Sous la protection des obusiers, les Allemands sont presque arrivés à l'extrémité ouest de Queue-du-Bois. Mais le commandant Munaut et ses braves gars du 12^e sont toujours là.

« Au-delà d'une clairière, écrit Bieberstein, un groupe de maisons organisées en travers de la route comme une muraille de feu, commandait le débouché. La ferme volonté du chef et l'esprit offensif des troupes eurent enfin raison de l'obstacle mais seulement après un dur et sanglant combat ».

A plusieurs reprises, des obus étaient tombés dans des groupes de piottes et, pour ceux qui en furent les acteurs, la défense de Queue-du-Bois prit fin dans une vision de corps renversés, déchiquetés, couverts de poussière et de sang.

VI

COMBAT DE BELLAIRE

Il est 5 h. 30. A l'extrémité du territoire de Queue-du-Bois, la route traverse Bellaire, puis dévale vers Jupille.

C'est par là qu'est passé le flot tumultueux des unités belges battant en retraite. Des compagnies disloquées par le souffle rougeoyant des obus, se sont écoulées vers les profondeurs de la vallée.

D'autres, répondant à l'appel des officiers font halte, se regroupent docilement. Ce sont les compagnies du major Beaudrihay, des commandants Leyder et Munnaut.

Il y a là également plusieurs jeunes sous-lieutenants dont le premier revers n'a en rien altéré l'ardeur combattive.

Bien qu'ayant reçu du Quartier général l'ordre de battre en retraite, le colonel Lambert, qui vient d'être blessé à la jambe par un éclat d'obus, est décidé à tenter l'impossible pour arrêter l'ennemi.

On assista alors à l'émouvant effort de ceux qui ne voulant pas s'avouer vaincus, s'acharnèrent, s'exténuèrent à faire violence au sort. On vit à la lisière est de Bellaire de braves piottes remonter vers l'adversaire et ses redoutables obusiers.

Mais sur les hommes à découvert, ceux-ci ont des effets foudroyants. Leurs tirs sont d'une précision qui

paralyse l'action des défenseurs. L'ennemi avance toujours. Rien ne semble pouvoir l'arrêter.

Contraints de reculer afin de ne pas être encerclés, les Belges ne désespèrent pas encore.

Des renforts vont sans doute arriver. Il n'est pas possible que l'ennemi entre à Liège... Coûte que coûte, on lui barrera la route, fût-ce même à Jupille.

A 6 h. 20, une nouvelle ranime brusquement l'espoir des piottes qui, la mort dans l'âme, ont dû évacuer Bellaire. Voici des renforts !

Effectivement, une compagnie du II^e bataillon du 32^e de ligne, venant de Jupille, gravit la route escarpée de Bellaire. Elle est sous les ordres du capitaine Lange.

Le bataillon dont elle est l'avant-garde, devait se rendre à Sart-Tilman, mais, à son passage à Jupille, le général Vermeulen l'a arrêté et lui a donné l'ordre de se porter à la rescousse des défenseurs de Queue-du-Bois.

Ultime ralliement des énergies qui ont triomphé des fatigues et de la peur. Harassés, fourbus, mais stoïques, les piottes remontent la voie qui conduit au-devant de Ludendorff et de ses cohortes.

Des bruits confus se croisent, des balles sifflent, des obus fendent l'air avec un léger grincement et vont éclater au loin du côté de la ville. Sur le bord de la route, des éclopés, des blessés...

Il est plus de 7 h. 30. Sur les versants escarpés qui s'élèvent jusqu'à la lisière sud de Queue-du-Bois, des lambeaux de brume traînent encore. Les vergers sont gris et ternes. Partout des teintes tristes et sans vie.

Suivant les officiers, les piottes entrent résolument dans Bellaire. Mais à peine y ont-ils parcouru une centaine de mètres que de tous côtés des coups de feu

crépitent. Les hommes ont l'impression d'être tombés dans une embuscade.

« Force m'est, dit le capitaine Lange, de former ma compagnie sur deux rangs et de faire tirer dans les fenêtres de gauche par les hommes de droite, et réciproquement. Le tir des fenêtres se continuant, je veux visiter les maisons ; un clairon est exécuté par une grenade, la porte à peine ouverte. »

Longeant les maisons, les piottes avancent prudemment. Mais voici que soudain on tombe en plein sous une averse de feu et de mitraille. Les obusiers allemands qui avaient allongé leur tir vers la ville, sont à présent braqués sur la route où l'on voit se profiler les silhouettes noires des fantassins belges.

Coup sur coup, des craquements font trembler le village. Les hommes essayent de se garer, courent, se baissent, se dispersent. Plusieurs, mortellement atteints, s'écroulent et restent étendus, les bras en croix, à côté de leur mauser.

S'obstiner à aller malgré tout de l'avant, c'est s'exposer à un massacre et courir le risque de rester aux mains de l'ennemi, car celui-ci semble déborder le village au nord et au sud et menace de couper la retraite.

Le capitaine Lange donne l'ordre à ses hommes de se disperser pour échapper aux rafales des mitrailleuses. On se rassemblera à Jupille.

Le commandant Munaut qui, avec l'adjudant Bonnet, prolongeait vers le nord l'effort de la compagnie Lange, se trouve isolé et soumis à une violente fusillade. Un de ses hommes l'appelle.

— Mon commandant, il y a là un blessé qui demande à vous parler.

Ce blessé, c'est le caporal Robert de la 4^e compagnie du III/12. Munaut se penche sur le pauvre gars

déjà marqué du signe de la mort. Alors, l'homme, d'une voix haletante :

— Mon Commandant, direz-vous au commandant Gheur que j'ai fait mon grand devoir et que je meurs pour ma patrie ?

Puis, se raidissant dans un suprême effort, il eut encore la force de crier : Vive le Roi ! Vive la Belgique !

Il est environ 8 heures. Le dernier effort belge pour arrêter Ludendorff est voué à l'insuccès. Les renforts n'arrivent pas. La brigade allemande n'a plus devant elle qu'une poignée de piottes qui, la rage au cœur, sont contraints de se replier eux aussi sur Jupille.

Là, on apprend vers 9 h. 15 que le général-gouverneur a donné l'ordre de retraite.

Le bruit devait bientôt se répandre en Allemagne que la 3^e division avait évacué Liège sous la pression de Ludendorff. Pure légende. Isolé à Queue-du-Bois, sans communications avec les brigades voisines, Ludendorff est en dangereuse posture.

Qu'une contre-attaque belge se dessine sur ses flancs, son aventure risque de tourner en piteuse équipée. La retraite de la 3^e division le libère d'une menace dont l'exécution l'eût forcé à mettre bas les armes.

Mais depuis son entrée en campagne, la fortune lui sourit...

La 14^e brigade avait subi de lourdes pertes. Elle avait hélas ! aussi contribué à répandre parmi la population belge, l'effroi et la terreur.

Son itinéraire était jalonné de plus de 200 cadavres de civils.

Partout où elle avait passé, à Battice, à Herve, à Mélen, à Soumagne, à Micheroux et à Retinne, elle avait exterminé des hommes, des femmes et des enfants.